

## GUERRE MONDIALE (SECONDE)

### Prise de vue

La Seconde Guerre mondiale commence comme un conflit franco-allemand traditionnel, provoqué par la volonté de Hitler de supprimer les frontières que le traité de Versailles avait imposées à l'Allemagne.

Les accords de Munich (septembre 1938) puis l'occupation de la Bohême et la vassalisation par le Reich de la Slovaquie (mars 1939) ont démantelé le système d'alliances édifié par la diplomatie française ; les autres Etats de la Petite Entente (Roumanie, Yougoslavie) ont pratiquement adopté une attitude de neutralité. La France ne peut compter, à l'est, que sur la Pologne, dont l'éloignement constitue un sérieux obstacle.

Le pacte germano-soviétique a provisoirement supprimé la menace d'un deuxième front oriental, dangereux pour l'armée allemande, tout en faisant peser sur la Pologne la menace d'un nouveau partage. En avril 1939, Hitler annonce à ses généraux sa décision d'envahir la Pologne. Il dévoile ses véritables desseins : Dantzig est un prétexte ; ce qui importe, c'est la conquête de l'"espace vital" (*lebensraum*) à l'est.

A l'ouest, depuis la remilitarisation de la Rhénanie, la Belgique a adopté une politique de neutralité, dite d'"indépendance" ; pour porter secours à la Pologne, l'armée française devra violer la neutralité belge ou attaquer sur le Rhin et se heurter immédiatement aux fortifications allemandes de la ligne Siegfried. La France est protégée dans le même secteur d'opérations éventuel par la ligne Maginot, mais celle-ci s'arrête au nord-ouest, à la trouée de Sedan.

Pour la première fois depuis les guerres de l'Empire, la France est menacée d'une guerre sur trois fronts ; l'agressivité de l'Italie fasciste (qui réclame à la France Nice, la Corse et la Tunisie) l'oblige à laisser des troupes sur les Alpes et en Afrique du Nord, ainsi qu'une partie de la flotte en Méditerranée, pour éviter

que soient coupées ses relations maritimes avec l'empire colonial ; sur les Pyrénées, si l'Espagne est sortie exsangue de la guerre civile, nul ne sait dans quelle mesure Franco accordera son appui – bases aériennes et sous-marines, rassemblements menaçants de troupes, libertés de passage – aux puissances de l'Axe, à qui il doit son arrivée au pouvoir.

La Grande-Bretagne a mis toute sa puissance aux côtés de la France et le Commonwealth l'a suivie – l'Afrique du Sud avec des réserves. Mais, si les flottes française et anglaise réunies donnent aux deux démocraties la suprématie sur les mers, il n'en est pas de même pour les armées de terre et de l'air. La Grande-Bretagne vient à peine d'instituer le service militaire obligatoire et elle ne peut envoyer en France qu'un corps expéditionnaire bien équipé, mais peu nombreux ; son aviation de chasse est moderne, mais non celle de bombardement.

La réputation de l'armée française demeure considérable, et les généraux allemands la redoutent. En fait, l'état-major demeure prisonnier des modes de pensée hérités de la guerre de 1914-1918 ; faute du corps cuirassé réclamé en vain par le général de Gaulle, faute d'une aviation moderne qui n'existe encore qu'à l'état de prototypes, l'armée française est confinée dans une défensive, à laquelle inclinent d'ailleurs aussi bien ses chefs que l'opinion publique. La mobilisation générale s'est effectuée sans incident, mais dans un esprit de morne résignation. En face des Panzerdivisionen allemandes, opérant en étroite liaison avec une puissante aviation d'assaut, l'état-major français en est resté à la stratégie de 1918, et il dissémine chars de combat et avions entre les corps d'armée.

Que peut-on espérer des Etats-Unis ? Des trois forces qui conduisent la politique américaine, deux, l'opinion publique et le Congrès, sont résolument isolationnistes ; la législation en vigueur interdit au président Franklin D. Roosevelt, à peu près seul à discerner lucidement l'ampleur du danger nazi, de porter secours à la Grande-Bretagne et à la France. Cependant celle-ci, à prix d'or, a passé aux Etats-Unis des commandes d'avions, si bien que l'industrie aéronautique américaine s'organise pour une production de série.

Dans ces conditions, les milieux dirigeants français sont divisés sur la politique à suivre. Il y a un "parti de l'apaisement", dont le meneur est Pierre Laval, qui estime que la guerre ainsi engagée ne peut profiter qu'à l'URSS. Marcel Déat s'interroge dans *L'Œuvre* : "Faut-il mourir pour Dantzig ?" Une partie des milieux conservateurs, traditionnellement germanophobes, incline par anticommunisme à un *modus vivendi* avec l'Allemagne nazie ou mieux encore avec l'Italie fasciste. Par contre, les partis de gauche évoluent par antifascisme vers un état d'esprit combatif ; mais, en 1939, cette évolution n'est qu'amorcée et ces partis sont encore inspirés par un pacifisme né de l'horreur des hécatombes de la guerre de 1914-1918. De plus, le pacte germano-russe a rejeté le Parti communiste dans un isolement qu'accroît la politique de neutralité qu'il recommande entre les deux blocs. Le parti a été dissous par Edouard Daladier.

Aussi bien, les gouvernements et les états-majors français et anglais adoptent-ils une politique et une stratégie "d'attente", purement défensive, avec l'espoir que le réarmement britannique, le blocus naval de l'Allemagne, l'évolution des Etats-Unis, la mise en état de guerre des immenses ressources des empires coloniaux des deux pays, grâce à une large supériorité navale, modifieront les rapports des forces en présence au détriment des puissances de l'Axe.

Dans le domaine militaire, une fois la guerre déclarée, comme dans le domaine diplomatique avant la guerre, l'initiative est donc laissée à Adolf Hitler. Celui-ci est bien résolu à la prendre en dépit de l'attitude plus réticente de l'Italie, dont Benito Mussolini estime qu'elle n'est pas prête encore pour entrer en guerre. Il est clair que, dans une perspective de guerre longue, la supériorité des forces franco-britanniques a des chances de s'affirmer. Il est donc important pour les Alliés que, dans l'immédiat, la puissance allemande ne s'avère pas irrésistible.

## Les succès hitlériens (septembre 1939 - juin 1940)

L'invasion de la Pologne par la Wehrmacht (armée de terre) commence le 1<sup>er</sup> septembre 1939 à 5 heures, sans mobilisation préalable et sans déclaration de guerre ; un groupe de SS (*schutzstaffel*, brigade de protection), déguisés en soldats polonais, a justifié l'invasion par un simulacre de raid polonais en territoire allemand. Les Allemands possèdent l'arme de la guerre éclair : la *panzerdivision*,

unité autonome disposant d'environ 300 chars, de troupes d'assaut motorisées, d'une artillerie tractée ; ravitaillée par air, agissant en étroite liaison avec l'aviation, elle allie mobilité et puissance.

## L'écrasement de la Pologne

Avant même que la mobilisation française fût achevée et le corps expéditionnaire britannique débarqué, les troupes polonaises – dans lesquelles la cavalerie jouait encore un grand rôle – étaient bousculées, puis anéanties et faites prisonnières. Cinq armées allemandes, dont quatre divisions blindées, convergent vers Varsovie par Bromberg, Lodz et la haute Vistule. Tandis que l'aviation du Reich incendie des villes sans défense, dont la capitale polonaise, une "cinquième colonne" joue un rôle actif en Posnanie au profit des envahisseurs.

Dès le 9 septembre s'engage la bataille pour Varsovie, la Wehrmacht attaquant l'armée polonaise, qu'elle a tournée, de l'est vers l'ouest. Le 17 septembre, en application du pacte germano-soviétique, l'Armée rouge envahit la Pologne orientale.

Varsovie, assiégée, bombardée, résiste quelques jours ; le 27 septembre, privée d'eau, elle se rend. Le 28 septembre a lieu le cinquième partage de la Pologne, cette fois entre l'Allemagne et l'URSS. Le gouvernement et quelques milliers de soldats polonais ont seuls réussi à passer en Roumanie, d'où la plupart gagneront le Proche-Orient. Hitler annexe au Reich Dantzig et la Posnanie. Autour de Varsovie, il crée un gouvernement général, où sévit le racisme nazi (national-socialiste) et s'instaure la terreur. Le martyre de la Pologne a commencé.

## La "drôle de guerre"

A l'ouest, l'armée française a lancé une timide offensive dans la forêt de la Warndt, et conquis quelques centaines de kilomètres carrés. Mais les quatre divisions britanniques n'ont pris position en France que le 3 octobre. Certes, la France et l'Angleterre ont rejeté, le 6 octobre, les propositions de paix de Hitler qui reconnaissaient le fait accompli en Pologne. Le 16 octobre 1939, une contre-offensive allemande ramène les troupes françaises à leur point de départ, et même un peu au-delà, car Forbach est évacué.

Commence alors ce qu'on a appelé la "drôle de guerre", c'est-à-dire un intermède de huit mois, marqué par des opérations de faible portée militaire ou diplomatique. Les hostilités se limitent à des expéditions sur la mer contre les corsaires allemands, à des escarmouches de patrouilles, à une garde symbolique sur le Rhin. Cette inaction mine le moral des soldats mobilisés.

Tout en exécutant scrupuleusement les obligations du pacte qui la lie au Reich, l'URSS s'efforce d'obtenir des contreparties aussi avantageuses que possible. Pour retrouver les anciennes frontières de la Russie, autant que pour créer un glacis entre elle et son inquiétant partenaire, l'URSS occupe l'Estonie, la Lettonie et la Lituanie ; mais, la Finlande ayant refusé de lui céder des bases navales, terrestres et aériennes, l'Armée rouge envahit le territoire finlandais le 30 novembre. A la surprise générale, la campagne d'hiverne permettant pas de vastes opérations et les troupes soviétiques n'étant engagées que par petits groupes, l'armée finlandaise résiste jusqu'au mois de mars 1940. La faiblesse militaire de l'URSS paraît ainsi démontrée ; les gouvernements français et anglais envisagent une double attaque visant l'Allemagne à travers l'URSS : un corps expéditionnaire qui irait au secours de la Finlande et un raid vers le pétrole du Caucase par l'aviation française stationnée en Syrie sous le commandement du général Weygand. En définitive, l'opération se limite à l'exclusion définitive de l'URSS de la Société des Nations le 14 décembre 1940. Accusé de mollesse dans la conduite de la guerre, Daladier a cédé la présidence du conseil des ministres à Paul Reynaud, le 21 mars. Mais l'opinion française demeure divisée, "intoxiquée" par la propagande de Joseph Goebbels, ministre allemand de l'Information.

Contre l'Allemagne elle-même, le haut commandement franco-anglais se borne à supputer les intentions de la Wehrmacht en échafaudant des plans répondant à diverses hypothèses. Il apparaît clairement qu'il faudrait devancer les Allemands en Belgique, mais le gouvernement belge accepte seulement une entrée des troupes alliées en Belgique après une attaque allemande. Tirant partiellement les leçons de la déroute polonaise, l'état-major décide la création de quatre divisions blindées, dont la constitution, l'armement et l'entraînement s'effectuent lentement et difficilement ; elles ne comprennent que 170 chars en moyenne chacune, les autres blindés – dont le nombre total est sensiblement égal à celui des blindés allemands – demeurant éparpillés entre les unités.

Le blocus naval ne donne guère de résultat, l'Allemagne recevant de l'URSS les matières premières dont elle a besoin. Cependant, la guerre sous-marine a commencé à l'initiative allemande : c'est un "contre-blocus" qui risque de gêner beaucoup l'armement et le ravitaillement de la Grande-Bretagne par les convois venus des dominions ou des Etats-Unis.

L'Italie s'étant placée en état de non-belligérance, l'état-major français ne peut pas porter la guerre dans la plaine du Pô, comme le général Gamelin l'avait un moment envisagé. L'armée allemande se renforce sans cesse, le nombre des *Panzerdivisionen* passant de 5 à 12. La supériorité aérienne de l'Allemagne est écrasante ; les chasseurs britanniques valent certes les chasseurs allemands, mais ils sont inférieurs en nombre ; les bombardiers alliés font cruellement défaut.

## La campagne de Norvège

Après avoir remis ou modifié plusieurs fois ses plans d'attaque à l'ouest, soit en raison des conditions météorologiques défavorables, soit à la suite de circonstances fortuites – atterrissage forcé en Belgique d'un aviateur allemand porteur de documents –, Hitler a renoncé à envelopper le dispositif franco-allié par une large manœuvre inspirée du plan Schlieffen de 1914. Il a adopté le projet audacieux de von Manstein : forcer les défenses ennemies au centre, dans les Ardennes et la trouée de Sedan.

Au préalable, il se décide à devancer, en Scandinavie, une opération franco-britannique dont il a eu vent. Le 9 avril 1940, le Danemark, envahi par la Wehrmacht, n'oppose aucune résistance. Par contre, bien que totalement surpris par plusieurs débarquements dans les principaux ports, le roi de Norvège Haakon et son gouvernement refusent de se soumettre. Un corps expéditionnaire britannique, débarqué en Norvège centrale le 14 avril, doit réembarquer le 2 mai. Un autre corps expéditionnaire franco-britannique débarque à Narvik, pour "couper la route du fer suédois", et s'en empare. Ce succès local est sans lendemain. Le roi de Norvège, son gouvernement, et une grande partie de la flotte de commerce norvégienne gagnent la Grande-Bretagne pour y continuer la lutte ; en Norvège même, un mouvement collaborateur, dirigé par Quisling, s'installe au pouvoir. Le succès allemand est total ; mais la flotte allemande a subi de lourdes pertes.

Le 10 mai au matin, l'attaque allemande se produit à l'ouest. Le 15 mai, l'armée hollandaise dépose les armes, non sans que Rotterdam ait été bombardée sévèrement ; mais la reine Wilhelmine, de Londres, s'appuyant sur les Indes néerlandaises, proclame son maintien dans la guerre. L'armée française, qui s'est portée en Belgique au secours de l'armée belge, doit livrer une bataille de rencontre à laquelle elle est mal préparée ; l'opération, commandée par la politique plus que par la stratégie, se révèle vite inutile.

## La campagne de France

Le dispositif de l'armée française est enfoncé à Sedan, les *Panzer* ayant, en application du plan Manstein, traversé les Ardennes sans dommage alors qu'on les en croyait incapables. Désormais, les troupes françaises ne pourront plus s'accrocher à aucune ligne de défense, en dépit de quelques contre-attaques heureusement menées, comme celle de la division cuirassée du général de Gaulle le 22 mai à Montcornet. Tandis que les divisions laissées fâcheusement derrière la ligne Maginot arrivent trop tard pour colmater les brèches, les blindés allemands de Heinz Guderian, par un large coup de faucille, se sont rabattus vers l'ouest et ont atteint la Manche.

Devant l'ampleur du désastre, Reynaud a remplacé Gamelin par Weygand. Celui-ci met au point un plan pour ressouder les tronçons des forces alliées vers Arras et empêcher l'encerclement des meilleures unités ; faute de coordination, faute de moyen surtout, le plan échoue. Un répit de quelques jours est heureusement accordé par un arrêt des blindés allemands ordonné par Hitler. Tandis que le roi des Belges capitule le 27 mai, les troupes anglaises et une partie des troupes françaises encerclées (360 000 hommes) peuvent rembarquer à Dunkerque entre le 28 mai et le 3 juin. Mais les Anglais ont laissé tout leur matériel lourd ; la défense de la France incombe aux seuls Français. Le refus britannique d'engager l'aviation de chasse en France, afin de la réserver pour la défense des îles Britanniques, accroît le malaise entre les deux alliés.

Weygand monte rapidement un nouveau dispositif étiré de la ligne Maginot à la mer. Il est enfoncé sur la Somme le 6 juin, sur l'Aisne le 9. Le 10 juin, le gouvernement quitte Paris et Mussolini déclare la guerre à la France et à la Grande-Bretagne ; mais les troupes italiennes seront contenues sur les Alpes par

un faible corps d'armée français. Le 12 juin est donné l'ordre de retraite générale ; ce qui reste du groupe d'armée français de l'Est est tourné, le dos à la ligne Maginot devenue inutile.

Tandis qu'en Angleterre, Winston Churchill, devenu Premier ministre, commence à personnifier l'indomptable volonté britannique, le gouvernement français erre de château en château, coupé des forces armées, privé de nouvelles, désuni par l'ampleur du désastre. Derrière le maréchal Pétain et le général Weygand, un groupe se forme pour demander l'armistice. Dans le désordre croissant, toutes les mesures permettant de continuer le combat sont abandonnées aussitôt envisagées : constitution d'un réduit en Bretagne du Nord, unité organique entre la France et la Grande-Bretagne. Paris évacué sans combat, la Wehrmacht menace Bordeaux et atteint Lyon, pêle-mêle avec les débris de l'armée française et des millions de civils fuyant vers le sud dans un immense exode engendré par la panique.

Paul Reynaud, n'ayant pu obtenir de Weygand la capitulation de l'armée, donne sa démission le 16 juin. Le général de Gaulle, parti pour Londres le 17, prononce à la BBC son premier appel le 18 juin. De son côté, le maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement, a demandé au vainqueur la conclusion d'un armistice qui, à défaut de conditions de paix, est signé le 22 juin à Rethondes et appliqué le 25 juin. Les Allemands sont à Chambéry, Montluçon, Biarritz. La France a subi la plus lourde défaite de son histoire.

## La Grande-Bretagne seule dans la guerre (juin 1940-juin 1941)

En Europe continentale, la défaite de la France laisse l'Allemagne et l'URSS en tête-à-tête, liées par un accord qui n'exclut pas la méfiance et dont chacune essaie de tirer le meilleur parti. Hitler redessine l'Europe centrale à son gré, attribue, au détriment de la Roumanie, la Transylvanie à la Hongrie et la Dobroudja à la Bulgarie (sept. 1940). L'URSS transforme les trois Etats baltes en républiques fédérées et oblige la Roumanie à lui céder la Bessarabie et la Bukovine du Nord.

### L'occupation et l'exploitation de l'Europe

L'Allemagne organise les pays occupés d'une façon qui laisse un peu entrevoir ses objectifs de paix ; elle annexe l'Alsace et la Posnanie ; elle rattache le nord de la France au commandement militaire allemand de Bruxelles ; dans la Norvège et la Hollande, peuplées d'"aryens", elle installe des hauts commissaires du Reich ; la Bohême, la Moravie, la Slovaquie et le gouvernement général de Pologne sont des protectorats de types divers. La Belgique est soumise à l'autorité militaire. Seul le Danemark conserve ses institutions d'avant-guerre.

Partout, l'Allemagne nazie introduit directement ou indirectement son éthique et sa législation : abolition des parlements, des partis politiques et des syndicats ; embrigadement de la jeunesse et des travailleurs ; suppression des libertés ; prise de possession de la presse et de la radio par la propagande allemande ; exclusion des juifs de la vie politique et économique ; intégration des économies nationales dans le grand Reich, au bénéfice de la puissance dominante. Elle prétend ainsi "construire l'Europe". Les adversaires de cette politique, les juifs, les communistes, seront internés, puis déportés dans des camps de concentration. Pratiquement, tandis que les populations occupées sont réduites à un dénuement croissant, toutes les ressources sont exploitées pour la poursuite de la guerre, les autorités nazies s'assurant en outre de larges participations dans de nombreuses affaires.

Cette domination allemande s'insère dans le cadre d'un pacte tripartite, qui donne à l'Allemagne, à l'Italie et au Japon le droit à l'"espace vital" dont chacun a besoin. C'est un partage du monde. Hitler admet ainsi que l'Italie poursuive en Méditerranée, sur un théâtre qui lui est réservé, une "guerre parallèle".

En Extrême-Orient, le Japon, dirigé par des militaires impérialistes, a entrepris de créer la "Grande Asie". Il essaie de conquérir la Chine après la Mandchourie et installe un gouvernement à sa dévotion à Nankin. La défaite française lui permet de s'introduire en Indochine et de prendre la Thaïlande sous sa protection. La défaite hollandaise et l'isolement de la Grande-Bretagne mettent à sa portée les Indes néerlandaises, Hong-Kong et Singapour.

## La bataille d'Angleterre

Tous les espoirs de libération des peuples reposent désormais sur

l'Angleterre, demeurée seule dans la lutte. Hitler ne réussit ni à la conquérir ni à la faire capituler ni même à lui faire accepter une paix de compromis. La résolution de Churchill est inébranlable : "Je n'ai à offrir que des larmes, du sang et de la douleur", déclare-t-il au Parlement. "Mais je ne capitulerai jamais." Après qu'aient été abandonnés les préparatifs d'un débarquement, dont la marine du Reich était incapable, le soin d'emporter la décision est confié à l'aviation – la Luftwaffe – dont Hermann Göring a garanti la victoire. Or, la "bataille d'Angleterre" se traduit par des victoires de l'aviation de chasse britannique. Hitler ne peut que tenter d'ébranler le moral de la population par de fréquents bombardements nocturnes auxquels, pour l'instant, l'Angleterre ne peut pas riposter. Göring plastronne : "Pas un avion ennemi ne souillera le ciel allemand."

Devant l'échec avéré de toute attaque directe contre l'Angleterre, Hitler essaie de monter contre elle une coalition méditerranéenne à l'automne de 1940. Il demande des bases en Afrique du Nord française, que Pétain refuse. Il rencontre Franco à Hendaye, mais Franco exige un prix élevé pour faire entrer en guerre une Espagne très affaiblie par la guerre civile. A Montoire, Pétain accepte une collaboration de principe, mais les modalités d'exécution ne sont pas précisées.

Hitler entreprend alors le blocus des îles Britanniques par sous-marins. Si la destruction des convois l'emporte sur la construction de navires, la Grande-Bretagne est promise à une asphyxie progressive. Les armes, les troupes, le ravitaillement qu'elle attend des Etats-Unis ou du Commonwealth ne lui parviendront pas. Le sort de la guerre va ainsi se jouer dans l'Atlantique.

Les gouvernements belge, hollandais, norvégien, tchécoslovaque et polonais sont à Londres. Le général de Gaulle y a constitué les Forces françaises libres, auxquelles se sont ralliés l'Afrique Equatoriale française, le Cameroun et les Etablissements de l'Inde et de l'Océanie. Mais il a échoué dans un coup de main à Dakar pour amener l'Afrique Occidentale française à faire sécession elle aussi (24 septembre 1940).

## Le gouvernement de Vichy

Le gouvernement de Vichy, par contre, a rompu les relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne au lendemain de l'agression de Mers el-

Kébir (la marine britannique avait essayé de couler la flotte française pour s'assurer qu'elle ne serait pas cédée aux Allemands ou prise par eux, après que l'Amiral Gensoul eut refusé les propositions anglaises de repli hors des eaux territoriales françaises). Vichy élabore des plans avec l'occupant pour reconquérir les territoires d'Afrique dissidents et dénonce la "perfide Albion", grande dévoratrice d'empires coloniaux en perdition. Ses dirigeants sont convaincus que l'Allemagne a gagné la guerre et qu'il est réaliste de s'adapter à un état de choses qu'on ne peut pas changer.

La France traverse alors une période extrêmement difficile. Elle est coupée en quatre zones de statuts différents, entre lesquelles des lignes de démarcation élèvent des barrières malaisément franchissables. L'occupant a annexé purement et simplement les trois départements alsaciens-lorrains ; il a créé des zones interdites dans le Nord et dans l'Est ; il régente la zone occupée à sa guise ; il impose à la France le paiement d'une indemnité d'occupation exorbitante.

La zone sud est théoriquement libre. Le gouvernement de Vichy y prend des mesures inspirées par la "Révolution nationale" qui entend mettre la France à sa place dans "l'ordre nouveau" fasciste tout en respectant l'originalité française : lois d'exception contre les juifs, les francs-maçons ; création de la Légion des combattants ; institution d'un régime dictatorial ; culte du maréchal "qui a fait don de sa personne à la France". Toutefois, un certain pluralisme est maintenu : il n'existe ni parti unique ni embrigadement des jeunes dans un seul mouvement. Une régionalisation, l'instauration d'un système économique corporatif, le rôle de l'Eglise catholique, la place faite à la famille, le retour des "notables" donnent à la "Révolution nationale" le visage de la réaction française traditionnelle.

Les Français, dans les deux zones, commencent à manquer de nourriture, de vêtements, de moyens de chauffage, et à ne plus pouvoir circuler. Pour s'informer, ils écoutent la radio britannique ; des tracts, puis des journaux clandestins, circulent contre l'occupant et le régime nouveau ; des dépôts d'armes sont constitués par l'armée de l'armistice ; des groupes de résistants se créent, en relations avec les Anglais ou avec la France libre ; des renseignements d'intérêt militaire sont transmis aux Anglais ; des manifestations de foule ont lieu dès le 11 novembre 1940 à Paris, comme celle des étudiants devant l'Arc de triomphe de

l'Etoile. Les sabotages se multiplient contre les installations allemandes ; des attentats ont lieu contre des soldats allemands.

## La guerre en Afrique et au Moyen-Orient

Churchill essaie d'écarter le péril de la Grande-Bretagne en portant la guerre en Afrique. Il y envoie le peu de chars dont il dispose. Une armée impériale s'équipe en Egypte, avec des Australiens, des Néo-zélandais, des Indiens. Après avoir évacué la Somalie britannique, les Anglais prennent l'offensive en Libye contre les Italiens ; le 22 décembre, ils parviennent à Tobrouk et la prennent. Les Allemands doivent envoyer à leur secours l'Afrikakorps, commandé par Erwin Rommel. La Luftwaffe s'installe en Sicile pour bombarder Malte et interdire la Méditerranée aux convois vers Suez. Mais la Royal Navy attaque victorieusement la flotte italienne à Tarente et au cap Matapan. Cependant, Rommel a pu reprendre l'offensive, faire refluer les Anglais, mais il échoue devant Tobrouk. Les Anglais l'emportent sur d'autres théâtres ; ils reprennent la Somalie britannique, s'emparent de la Somalie italienne et de l'Erythrée et chassent les Italiens d'Ethiopie, où ils rétablissent le Négus (avr. 1941). Au Sahara, Leclerc, parti du Tchad, mène des raids audacieux et couronnés de succès contre les oasis de Koufra (février-mars 1941).

En Irak, une révolte antibritannique échoue ; le gouvernement de Vichy ayant autorisé des avions allemands à se poser en Syrie, Anglais et Français libres pénètrent dans le territoire sous mandat français ; après des combats fratricides, la Syrie et le Liban se rallient à la France libre, non sans que de grosses difficultés aient été longtemps suscitées par les Anglais.

## La campagne de Yougoslavie et de Grèce

Dans le nouveau partage du monde, plusieurs territoires des empires coloniaux français et anglais devaient revenir à l'Italie. Impatient de conquêtes, Mussolini envahit de surcroît la Grèce à partir de l'Albanie, sans avoir prévenu Hitler (octobre 1940) ; mais les Italiens sont repoussés par les Grecs qui, à leur tour, envahissent l'Albanie. Du coup, les plans de Hitler en Méditerranée deviennent caducs. Il est contraint de voler au secours de Mussolini en Europe également. La Wehrmacht prend position en Bulgarie ; le gouvernement

yougoslave ayant refusé de signer le pacte tripartite, elle envahit la Yougoslavie. En dix jours, les armées yougoslaves sont détruites (8-18 avr. 1941) et la Yougoslavie est dépecée. Cependant, un colonel serbe, Draza Mihajlovic continue la guerre avec ses *tchetniks* dans les montagnes de la vieille Serbie, que les troupes de l'Axe n'ont que faiblement occupées.

Sur leur lancée, les Allemands occupent la Grèce, et le drapeau à croix gammée flotte sur l'Acropole. Puis la Crète est prise lors de la première grande opération parachutée de la guerre (fin mai 1941).

A la fin du printemps de 1941, les Anglais n'ont pas réussi à reprendre pied durablement sur le continent : leur tentative pour aider les Grecs est un échec total. Ils n'ont pas réussi non plus à faire entrer l'empire français dans la guerre. Mais ils ont desserré l'étau, ouvert un second front en Afrique, et leur propre résistance encourage la résistance clandestine naissante dans les pays occupés.

Surtout, la Grande-Bretagne n'est plus tout à fait seule, en raison de l'évolution des Etats-Unis sous l'impulsion de Roosevelt, réélu en novembre 1940. Après avoir cédé cinquante destroyers aux Anglais et établi la conscription militaire, les Américains accordent aux Anglais le bénéfice de la loi du prêt-bail, qui autorise la cession de matériel de guerre en "location" (mars 1941), c'est-à-dire sans bourse délier pour l'acheteur.

En avril 1941, Churchill et Roosevelt signent la charte de l'Atlantique, par laquelle ils ne reconnaissent pas les conquêtes des puissances de l'Axe. Surtout, de nombreux signes montrent que la carte de la guerre s'est déplacée en Europe centrale et orientale ; c'est dans cette direction désormais que vont s'exercer les initiatives hitlériennes.

## Les grands succès de l'Axe (juin 1941-automne 1942)

Bien que l'URSS exécute scrupuleusement, au bénéfice de l'Allemagne, les clauses économiques du pacte germano-russe, Hitler a décidé de la bouter hors de l'Europe avant de se retourner vers la Grande-Bretagne pour l'explication finale. Le 21 juin 1941, sans déclaration de guerre, la Wehrmacht attaque l'Armée rouge.

Hitler espère ainsi donner à l'Allemagne, comme il l'a écrit dans *Mein Kampf*, son "espace vital" dans la direction tracée autrefois par les chevaliers Teutoniques. Il désire enfin s'assurer les matières premières et les produits alimentaires – pétrole et blé – qui manquent par nature à l'économie allemande.

## L'attaque contre l'URSS

Joseph Staline s'est garanti diplomatiquement contre un second front en Asie, par la signature d'un pacte de non-agression avec le Japon (avril 1941) ; malgré les avertissements qui lui sont venus de Churchill, l'attaque allemande le surprend ; une grande partie des avions russes est détruite au sol dès le premier jour. Désorientée, l'Armée rouge bat en retraite en perdant une énorme quantité de matériel et des centaines de milliers d'hommes, tués ou faits prisonniers, mais l'immensité du pays – le front s'étire sur 1 800 km – lui donnera le moyen de ne pas être anéantie, de se reprendre et de se réorganiser.

La Wehrmacht, qui comprendra progressivement des contingents plus ou moins volontaires de tous les pays occupés, attaque en trois groupes d'armées commandés au nord par von Leeb, au centre par von Bock, au sud par von Rundstedt. En tout 180 divisions sont lancées à l'attaque, dont 25 divisions blindées. Se joignent à elle des armées finlandaises et roumaines et, un peu plus tard, hongroises et italiennes. Aux 3 000 avions modernes de la Luftwaffe, les Russes opposent 4 000 avions anciens.

Le groupe d'armées du nord s'empare des pays baltes et entreprend le siège de Leningrad, le groupe du centre, après avoir encerclé des armées russes à Bialystok et à Minsk, arrive à Smolensk en août. En octobre, il n'est plus qu'à 100 km de Moscou. Il ne peut amorcer une offensive estimée décisive contre les défenses de la ville que le 16 novembre. En novembre, la résistance soviétique l'oblige à s'arrêter, puis à reculer, enfin à s'immobiliser dans ses quartiers d'hiver, alors que les troupes sont mal protégées contre le froid.

Le groupe du sud, après une grande bataille entre le Bug et le Dniepr, s'empare de l'Ukraine et du bassin industriel du Donetz. Odessa, Kiev, Kharkov sont pris, le Don et la mer d'Azov atteints ; la Crimée occupée jusqu'à Sébastopol.

Ainsi, à la fin de l'année 1941, si Moscou n'a pas été pris, le gouvernement soviétique a dû quitter la capitale. Les territoires les plus riches de l'URSS sont occupés et dévastés ; un mouvement autonomiste est à craindre, en Ukraine surtout. Un immense matériel a été perdu, 1500 000 hommes faits prisonniers. Cependant l'URSS n'est pas battue décisivement ; l'Armée rouge n'a pas été détruite ; des usines entières et des populations ouvrières ont pu être repliées vers l'Oural. Staline a repris la tactique de Koutousov contre Napoléon, la "terre brûlée". Les récoltes sont incendiées, les usines et les barrages détruits. Dès ce moment, la guerre soviétique devient une guerre populaire, favorisée par les mesures d'extermination des cadres politiques et administratifs prises par les SS, ainsi que celle des juifs. Menacée dans son existence, la population se groupe derrière son gouvernement. Il est clair cependant que l'URSS aura besoin de matériel et d'armes ; des convois, britanniques d'abord, américains ensuite, commencent à sillonner les mers arctiques vers Mourmansk, ou l'océan Indien à destination de l'Iran, que Russes et Anglais ont occupé d'un commun accord à cette fin.

## L'agression japonaise à Pearl Harbor

Au même moment, sans déclaration de guerre, l'aviation et la flotte japonaises ont détruit la flotte américaine du Pacifique à Pearl Harbor, à 6 000 km de Yokohama (7 décembre 1941). Les Etats-Unis sont surpris car ils n'y étaient absolument pas préparés, mais ils entreprennent aussitôt de convertir une grande partie de leur industrie, qui va faire d'eux l'arsenal de la coalition contre l'Axe. L'agression japonaise a comme effet de galvaniser une véritable unanimité nationale derrière le président Roosevelt, qui déclare : "La guerre nazie est une répugnante affaire. Nous ne voulions pas y entrer ; mais nous y sommes et nous allons combattre avec toutes nos ressources !".

En attendant, le Japon se rend maître de l'Extrême-Orient. Il prend Hong-Kong et entreprend la conquête de la Birmanie, qu'il achève entre janvier et mai 1942. Cependant, l'armée japonaise ne pousse pas son avance en direction de l'Inde. Par l'Indochine et le Siam, elle envahit la Malaisie et s'empare de Singapour (février 1942).

Après l'occupation par la marine japonaise des îlots d'importance

stratégique dans le Pacifique, l'Indonésie hollandaise est conquise, et la résistance américaine réduite dans les Philippines après le siège de Corregidor (avril 1942). Ainsi les Blancs ont-ils perdu la face en Asie ; les empires coloniaux anglais, français, hollandais et américain sont disloqués. D'un coup, le Japon a conquis les matières premières dont son économie avait besoin.

Le Japon entreprend d'organiser la Grande Asie sous sa domination. Après avoir encouragé les nationalismes indigènes contre les puissances coloniales, il tend à se substituer à celles-ci et à exploiter à son profit les territoires occupés. D'autre part, toutes ses conquêtes ont été faites sans aucun lien avec la guerre que l'Allemagne mène en URSS. ; elles se sont arrêtées aux lisières de l'Australie sans avoir pu l'attaquer. Les territoires occupés sont si éloignés les uns des autres que la marine japonaise, disséminée dans le Pacifique, navigue en convois mal protégés, proies faciles pour les sous-marins américains.

### L'offensive allemande en URSS (printemps 1942)

En URSS, l'hiver de 1941 à 1942 avait permis à l'Armée rouge de marquer quelques points, notamment devant Moscou, où les Allemands reculèrent de 200 km, et dans la presqu'île de Kertch (Crimée) qui fut reprise par les Russes ; ceux-ci réussirent à ravitailler Leningrad par le lac Ladoga, mais non à la dégager. La Wehrmacht avait beaucoup souffert de l'hiver ; les radiateurs des chars éclataient faute d'antigel et les cantonnements étaient rares.

Au printemps de 1942, pourtant, l'armée allemande garde la supériorité. Elle reprend l'offensive avec une stratégie nouvelle, adaptée aux dimensions croissantes du territoire à conquérir à l'est. L'enveloppement et le débordement des armées ennemies sont abandonnés. Des groupes autonomes, disposant de blindés, avions, artillerie, infanterie, ateliers de réparation, ravitaillement, ont mission d'attaquer sur des fronts réduits, mais d'intérêt capital, et d'y forcer la décision. Les Soviétiques commencent à être équipés d'un armement nouveau, notamment en tanks et en avions chasseurs de chars ; mais leur production est encore insuffisante.

La principale attaque allemande est lancée vers le sud, une fois brisée une contre-offensive russe autour de Kharkov (Ukraine). Après avoir isolé et pris

Sébastopol (Crimée), la Wehrmacht lance, le 28 juin, une grande offensive, de Voronej à la mer Noire ; l'objectif est d'atteindre la Volga et les puits de pétrole du Caucase.

Au nord, la bataille de Voronej s'achève pratiquement en juillet ; au centre, von Bock atteint le Don et lance ses troupes vers Stalingrad, pour couper l'artère indispensable à l'économie russe, la Volga ; au sud, les troupes allemandes s'emparent de Sébastopol et de Rostov sur le Don et foncent dans la steppe du Kouban vers le Caucase ; en septembre, le drapeau à croix gammée flotte sur le mont Elbrouz, son point culminant.

Staline appelle ses alliés à l'aide et réclame l'ouverture d'un second front. Du 12 au 15 août, il confère à Moscou avec Churchill et l'ambassadeur américain Harriman, représentant de Roosevelt ; c'est la première tentative des trois alliés pour harmoniser leurs combats. Le 19 août, pour rappeler la possibilité d'un front occidental, des unités anglo-canadiennes effectuent un raid sur Dieppe. Surtout, pour rassembler toutes les énergies et faciliter l'union nationale, Staline, qui a pris en main tous les pouvoirs, y compris l'armée, abandonne apparemment les buts révolutionnaires de l'URSS. Il dissout le Komintern, rétablit la liberté religieuse et demande à tous les partis communistes de s'allier à leurs adversaires de la veille dans des "Fronts nationaux" formés contre l'Allemagne.

Au début de septembre s'engage la bataille décisive de Stalingrad. Inférieurs encore en aviation et en troupes motorisées, les Russes utilisent des chars lourds et des barrages d'artillerie. L'hiver arrive ; on se bat dans Stalingrad, dont la conquête prend, de part et d'autre, la valeur d'un symbole. Hitler donne au général Paulus, qui voulait décrocher, l'ordre de demeurer sur place ; mais son armée, avancée en pointe vers l'est, offre dangereusement ses flancs à des contre-attaques adverses, d'autant plus que les Russes concentrent des troupes de part et d'autre du saillant de Stalingrad ; ils ont également conservé des têtes de pont sur la rive droite.

Une fois encore, la Wehrmacht a remporté d'immenses succès ; mais elle n'a pas atteint totalement ses gigantesques objectifs. Son front est dangereusement dilaté sur 2 000 km ; le ravitaillement des troupes devient de plus

en plus lent et difficile. Hitler a vu trop grand. En prescrivant à la fois la prise de Stalingrad et la marche sur Bakou, il a disséminé ses forces.

## Les succès de Rommel en Afrique

En Afrique, la situation était également très favorable aux Allemands. L'Australie avait rappelé ses divisions d'Egypte pour faire face à la menace japonaise. Au mois de mai 1942, Rommel lance une grande offensive contre le canal de Suez. Les vaisseaux du désert ne sont plus les chameaux mais les tanks. Dans la sécheresse, la poussière, les tempêtes de sable, les rencontres de blindés sont décisives comme des batailles navales. La VIII<sup>e</sup> armée britannique recule ; l'avance allemande est freinée quelques jours par le sacrifice, à Bir Hakeim, de la brigade des Forces françaises libres, commandée par le général Kœnig. Tobrouk est cependant pris sans coup férir et, à la fin du mois d'août, la route du Caire et de Suez semble ouverte aux colonnes blindées allemandes. Mais, ayant trop allongé ses lignes de ravitaillement dans le désert, Rommel doit s'arrêter à El-Alamein, ce qui permet à la VIII<sup>e</sup> armée britannique, commandée par Montgomery, de se regrouper et de s'abriter derrière des fortifications consolidées.

## La guerre aérienne et maritime

Dans les airs, les Allemands conservent la supériorité. Certes, leur aviation étant surtout engagée en URSS, la Grande-Bretagne bénéficie d'un peu de répit, et même, contredisant les promesses de Göring, les bombardiers anglais jettent chaque nuit des bombes sur les villes allemandes. Un corps de la Luftwaffe, basé en Sicile, bombarde sans trêve Malte qui reçoit 20 000 t de bombes d'avril à juin 1942 et qui ne peut plus être défendue ni ravitaillée. Comme les batailles d'Afrique restent secondaires pour Hitler, il abandonne l'idée, un moment envisagée, de s'en emparer.

Dans l'Atlantique, l'offensive sous-marine allemande avait failli remporter des victoires décisives dans la guerre obscure des convois. Faute d'une escorte et d'une protection aérienne suffisantes, ceux-ci sont, au milieu de l'Atlantique, une proie facile pour des meutes de sous-marins, qui les guettent et les suivent dès leur départ des Etats-Unis ; les pétroliers ont droit à une attention particulière. De

janvier à mai 1942, 300 navires sont coulés ; en 1941, 4 millions de tonnes ont été perdues pour les Alliés – 690 000 pour le seul mois de juin – ; 8 millions de tonnes sont perdues en 1942.

La course qui se livre entre la production et la destruction s'effectue en deux sens : construction de sous-marins par l'Allemagne et destruction de ces sous-marins par les Alliés ; construction de navires marchands par les Alliés et destruction de ces navires par les sous-marins allemands. Peu à peu les convois alliés sont mieux défendus ; le radar permet de détecter les sous-marins, la grenade sous-marine de les attaquer, les avions à long rayon d'action de les repérer ; de grands porte-avions sillonnent tout l'Atlantique ; de plus petits protègent les convois. La recherche scientifique prend ainsi de plus en plus d'importance. Des deux côtés, on commence à rechercher l'"arme absolue", la bombe atomique, tout en améliorant sans cesse la vitesse et l'armement des avions, le blindage et la mobilité des tanks, l'armement et la motorisation de l'infanterie.

Ce conflit immense et sa longue durée que laisse prévoir l'échec de l'offensive éclair de la Wehrmacht font de la guerre une guerre d'usure, qui exige et consomme un énorme matériel. La gagnera celui qui en fabriquera le plus. Aux Etats-Unis, 60 millions de personnes travaillent pour la guerre. Roosevelt fixe le programme de 1943 à 120 000 avions et 75 000 chars. Pour répondre à cet effort sans précédent, l'Allemagne doit mobiliser toutes les ressources des pays de l'Europe qu'elle occupe.

## La "collaboration" en Europe

De toute façon, les victoires allemandes encouragent les tendances à la collaboration dans les pays occupés qui participent à la "croisade contre l'URSS". En France, le gouvernement de Vichy a offert en février 1942 à Hitler, qui a refusé, d'entrer en guerre contre l'Angleterre. Il a autorisé la levée d'une légion de volontaires français (LVF) contre le bolchevisme. Pierre Laval, revenu au pouvoir en avril 1942, met l'économie française et la police de la zone sud au service des Allemands ; des agents de la Gestapo viennent donner la chasse aux résistants, plus particulièrement aux émetteurs clandestins de radio. La législation nazie antisémite est rigoureusement appliquée ; elle se traduit par des expropriations et

des arrestations suivies de déportations vers les camps d'extermination d'Auschwitz-Birkenau.

Dans toute l'Europe, les nazis créent des groupes de collaborateurs, enrôlés dans la guerre contre l'URSS., présentée comme une croisade : Quisling en Norvège, Mussert en Hollande, De Clerk et Degrelle en Belgique, la Garde de fer en Roumanie, les Croix fléchées en Hongrie, Doriot et Déat en France, l'armée Vlassov en URSS.

A l'automne de 1942, la situation des Alliés apparaît précaire sinon désespérée. Une double question se pose : les Etats-Unis auront-ils le temps de lever et d'équiper des armées, de fabriquer le matériel de guerre nécessaire à toute la coalition ? Les trois grands Alliés, que les événements ont rassemblés, mais que séparent des divergences idéologiques et des vues différentes sur les buts de guerre, sauront-ils coordonner leurs politiques et leurs stratégies ?

## Le tournant de la guerre (novembre 1942 - juillet 1943)

Ces questions trouveront réponse dans la période qui va de novembre 1942 à juillet 1943. Non seulement la coalition alliée ne se disloquera pas, mais les armées de l'Axe seront contenues sur tous les fronts.

### Le débarquement américain en Afrique du Nord

Les relations entre Anglo-Saxons et Soviétiques, sans être mauvaises, ne sont pas bonnes. Staline réclame à cor et à cri l'ouverture d'un second front, Churchill ne peut répondre que par l'offre d'une alliance conclue pour vingt ans. Pour soulager l'URSS., pour préparer aussi l'attaque en tenailles du continent européen, les Américains, qui ont commencé à envoyer des troupes en Grande-Bretagne et en Irlande du Nord, débarquent en Afrique du Nord française le 8 novembre 1942. Ils espéraient être reçus à bras ouverts par les autorités vichyssoises locales ; ils le sont à coups de canon. Préparé par une petite équipe de résistants, le débarquement réussit cependant sans grand mal. Mais, faute de moyens suffisants, faute de hardiesse aussi, il se limite au Maroc et à l'Algérie. Les Allemands peuvent occuper la Tunisie, que le gouvernement de Vichy leur abandonne : ainsi l'Afrikakorps conserve ses liaisons avec l'Italie.

En Algérie, pressés de mettre fin aux combats, les Américains ont reconnu l'autorité de fait de l'amiral Darlan, un des responsables de la collaboration à Vichy, venu à Alger par hasard. C'est le début d'un long imbroglio politique, marqué par une rupture entre les Américains, suivis des Anglais, et le général de Gaulle, qu'approuve la Résistance clandestine. L'assassinat de Darlan et son remplacement par le général Giraud n'améliorent guère les choses. La législation et les hommes de Vichy demeurent en place en Afrique du Nord.

Cependant, une armée française très démunie a repris le combat en Tunisie, tandis que le général Leclerc lance des attaques hardies, à partir du Tibesti, contre les oasis de Mourzouk, enlevées en janvier 1943.

A peu près au même moment, l'entrevue des généraux Giraud et de Gaulle à Anfa, point de départ de laborieuses négociations, laisse envisager une fusion de tous les Français engagés dans le combat ; l'arrivée du général de Gaulle à Alger et la constitution du Comité français de Libération nationale consacrent cette fusion.

En France, l'occupation de la zone sud est la conséquence du débarquement américain. L'armée française de l'armistice est dissoute, la flotte se saborde à Toulon le 27 novembre, pour ne pas tomber aux mains des Allemands, après avoir refusé de rallier les ports d'Afrique du Nord. Désormais toute la France connaît le même régime d'occupation ; le mythe du "Maréchal, sauveur du pays" par la "Révolution nationale", prend fin. Il ne reste aux Français que deux chemins où s'engager : celui de la collaboration où s'enlise une minorité ; celui de la Résistance derrière le général de Gaulle, qu'emprunte un nombre croissant d'entre eux.

## El-Alamein, Midway et Guadalcanal

En Libye, Montgomery a minutieusement préparé la contre-attaque de la VIII<sup>e</sup> armée, qui est désormais la mieux équipée en tanks et en avions. Menacé à l'ouest, courant le risque d'être emprisonné en Afrique, Rommel bat en retraite, après avoir subi à El-Alamein un sévère échec (3 novembre 1942). Il évacue la Tripolitaine, perdant 500 chars et 45 000 prisonniers, et arrive à la frontière de la Tunisie en janvier 1943. Tandis que les troupes françaises d'Afrique du Nord

contiennent les Allemands sur la frontière algéro-tunisienne, la VIII<sup>e</sup> armée, à laquelle Leclerc a agrégé sa colonne, reprend l'offensive en mars. Au mois de mai 1943, Tunis est atteint ; 200 000 Italo-Allemands sont faits prisonniers ; il n'y a plus de soldats de l'Axe en Afrique ; la liberté de navigation est rétablie pour les convois alliés en Méditerranée ; l'Italie, où les défaites désorientent l'opinion et minent le régime fasciste, s'offre aux coups des Alliés, de leur aviation d'abord.

Dans le Pacifique, les Japonais ne progressent plus. Leur flotte a échoué en juin 1942 devant Midway, où les porte-avions américains ont remporté leur première victoire navale. Dans le Pacifique Sud, après sept mois de durs combats sur terre, dans les airs et sur mer, les Japonais doivent évacuer Guadalcanal.

## La bataille de Stalingrad

Toutefois, c'est à Stalingrad, sur le front russe, que les Allemands subissent leur plus grave échec, en plein hiver. L'offensive soviétique est lancée de part et d'autre du saillant de Stalingrad, de Voronej vers le sud-est, du sud vers le nord-ouest. De nuit, sur la Volga gelée, les Russes ont transporté des troupes qui, après cinq jours de combat, bousculent Italiens et Roumains et, le 23 novembre, encerclent dans Stalingrad la VI<sup>e</sup> armée de Paulus, à qui les ordres impératifs de Hitler ont interdit tout recul, voire toute manœuvre. En vain une armée commandée par von Manstein essaie de délivrer la VI<sup>e</sup> armée que la Luftwaffe ne peut pas ravitailler. Le 10 janvier 1943 commence l'ultime attaque soviétique, un canon tous les vingt mètres : après vingt jours de combat, le 2 février, Paulus se rend ; les Allemands ont perdu 400 000 hommes, dont 140 000 prisonniers, à la limite de l'épuisement. Hitler, responsable de l'échec, accable de son mépris Paulus qui, dit-il, "n'a pas su franchir le seuil de l'immortalité".

Les avant-gardes russes, reprenant à leur profit la stratégie allemande, débordent par la mer d'Azov les troupes allemandes engagées vers le Caucase, qui reculent pour n'être pas prises dans le piège. L'Armée rouge reconquiert Kursk, Bielgorod, Kharkov, Rostov. Au printemps de 1943, les Allemands sont repliés au-delà de leurs bases de départ du printemps de 1942.

Ils entreprennent alors leur troisième grande offensive annuelle, les

beaux jours revenus : pour la première fois elle est limitée, géographiquement, au secteur de Kursk, et se brise sur les défenses soviétiques. La situation a changé : ce sont les Allemands désormais qui prennent à leur compte la tactique jusque-là employée par les Russes, celle du plus faible, qui essaie d'enrayer l'avance de l'adversaire sans pouvoir l'arrêter.

Fort habilement, la propagande soviétique exploite les défaites allemandes et le désarroi de la Wehrmacht. Jusqu'alors, Hitler a imposé ses vues aux généraux allemands, et le succès lui a donné raison après coup. Stalingrad porte un rude coup à son prestige. Staline institue un Comité de l'Allemagne libre, auquel participent des officiers. Paulus lui-même donnera son adhésion en mai 1944. Ainsi commence la rupture entre l'armée allemande et le Führer, quelques chefs militaires commençant à se demander si celui-ci n'est pas un fléau pour l'Allemagne.

## La guerre du matériel

L'arsenal américain fabrique à plein régime. Non seulement les Américains équiper et entraînent une armée d'un type entièrement nouveau, selon les méthodes de la grande industrie, dans laquelle la logistique joue le rôle capital, mais leurs envois de matériel de guerre en Grande-Bretagne, en Afrique et en URSS ne cessent d'augmenter. Pour commencer, en juin 1943, un tournant se dessine dans la bataille de l'Atlantique ; pour la première fois, le tonnage construit par les Alliés est supérieur au tonnage détruit par les Allemands ; les chantiers navals allemands sortent moins de sous-marins que les Alliés n'en coulent. La victoire a choisi son camp dans la guerre du matériel.

Première conséquence de cet état de choses : la supériorité alliée dans les airs. Des bombardiers de plus en plus nombreux, chargés d'explosifs de plus en plus puissants, auxquels l'aviation et la DCA allemandes opposent une résistance qui va se réduisant, arrosent de bombes, toutes les nuits, les villes allemandes, italiennes et aussi – un contresens psychologique – des villes de pays occupés. Dans le Pacifique, les porte-avions américains vont détruire progressivement la flotte japonaise.

L'Allemagne pourra être attaquée désormais à la fois de l'ouest, de l'est

et du sud. Elle l'est également, dans une "forteresse Europe" trop vaste pour être efficacement défendue, par une Résistance clandestine de plus en plus nombreuse, active et diversifiée.

La Résistance est née d'un réflexe de xénophobie ; mais la brutalité du comportement de l'occupant l'a accélérée et amplifiée. Si, dans les débuts, les populations des territoires de l'Europe occidentale eurent droit à quelques égards, les exigences du conflit généralisèrent un système de terreur et d'oppression.

## Le sort des juifs

Les juifs en furent les principales victimes. La propagande nazie présentait le juif comme un germe de corruption des sociétés humaines, à l'origine aussi bien du capitalisme que du communisme, et toujours étranger au pays qui l'héberge. Dans toute l'Europe, les juifs sont l'objet de mesures vexatoires et discriminatoires. Obligés de porter l'insigne distinctif de l'étoile jaune (l'étoile de David), ils se voient interdire l'accès des lieux publics ; ils sont en même temps exclus de la fonction publique et des professions libérales, leurs biens sont confisqués, cette immense dépossession étant camouflée sous le vocable d'"aryanisation".

Surtout, Hitler estime que le moment est favorable pour appliquer la "solution finale" du problème juif – autre euphémisme pour désigner l'extermination des juifs, confiée aux SS de Heinrich Himmler. Dans toute l'Europe des rafles monstres ont lieu. Comme du bétail, hommes, femmes et enfants juifs sont parqués dans des lieux d'hébergement improvisés – tels que le Vélodrome d'hiver à Paris – avec la complicité plus ou moins active des autorités des pays occupés.

D'abord internés dans des camps ouverts à leur intention, comme Pithiviers en France ou dans des ghettos devenus des prisons coupées de tout contact avec l'extérieur, comme en Pologne ou en Lituanie, les juifs sont astreints au travail forcé et soumis à des conditions d'existence de plus en plus dures. Puis ils sont progressivement envoyés vers les lieux d'extermination, à Auschwitz-Birkenau notamment, où les attendent chambres à gaz et fours crématoires. On estime à six millions le nombre de juifs victimes du nazisme.

## La Résistance en Europe

Très souvent, l'impitoyable rigueur du sort des juifs a provoqué l'indignation et suscité la solidarité. En France, de hauts dignitaires des Eglises élèvent une protestation ; des groupements se créent pour sauver les malheureux, surtout les enfants. Cet éveil de la conscience a été parfois à l'origine de la Résistance.

Les exactions de l'occupant ont achevé de dresser les populations contre lui. Plus ou moins dissimulés sous la forme d'achats avec de la monnaie d'inflation, les prélèvements des autorités allemandes, sans cesse accrus par les besoins de l'industrie de guerre, réduisent les populations occupées à la misère. La propagande nazie n'arrive pas à cacher cette vérité d'évidence.

La Résistance est un fait européen. Si elle n'a jamais été véritablement coordonnée, du moins a-t-elle connu à peu près dans tous les pays la même évolution et revêtu les mêmes formes.

Elle a consisté d'abord en diffusion de tracts et de journaux clandestins, guerre psychologique contre la propagande ennemie ; la contre-propagande était assortie de collecte de renseignements pour les Alliés, d'aide aux aviateurs tombés en parachute, de sabotages de portée limitée. On a recensé en France plus de 1 100 journaux clandestins, quelques-uns tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Des réseaux d'évasion conduisaient de Belgique en Espagne, à travers les Pyrénées, juifs, résistants menacés, prisonniers de guerre évadés, aviateurs alliés.

Les communistes, désireux de répondre à l'appel de Staline et d'aider l'URSS en difficulté, appliquent dans toute l'Europe occupée une autre tactique dite "d'action immédiate" et "d'action des masses", par attentats contre les collaborateurs et les soldats de la Wehrmacht, grèves et manifestations de foules, destruction du potentiel économique pouvant être utilisé par l'occupant, création de "maquis" ruraux et urbains. Ce dynamisme, joint au langage patriotique qu'ils adoptent désormais, fait des communistes les incontestables animateurs de la Résistance, et souvent ses chefs.

En URSS, dans les zones occupées par la Wehrmacht, existent des unités de guérilla ravitaillées et dirigées par l'Armée rouge ; elles constituent l'avant-garde des unités régulières au cours de leur progression. En Yougoslavie, le communiste Tito (de son vrai nom Josip Broz), par son action inlassable, s'impose aux Alliés au détriment de Mihajlović, jugé trop attentiste. Dès le mois de juin 1943, la Yougoslavie constitue un véritable théâtre d'opérations où l'Allemagne doit engager plus de 100 000 hommes. Il en est de même en Grèce ; mais les rivalités, qui évoluent parfois en luttes ouvertes, entre les résistants communistes et les autres y font le jeu des occupants.

En Pologne, où n'a pas existé de groupe de collaboration, la population est unanime dans l'hostilité à l'occupant ; elle tend à le devenir dans les autres pays à mesure que l'occupant, désireux de combler les vides que la guerre multiplie dans ses armées et dans sa main-d'œuvre ouvrière, organise le service du travail obligatoire, minotaure à la voracité illimitée. Dans tous les pays, des milliers d'hommes jeunes, réfractaires à la réquisition, fuient les villes et se réfugient dans les campagnes, dans les montagnes surtout, où ils deviennent disponibles pour une guérilla généralisée. Les groupements de Résistance les aident et les regroupent de façon à transformer ce gibier traqué en combattants résolus.

La Résistance se manifeste même dans les pays de l'Axe. En Italie, des grèves éclatent à Turin, Milan et Gênes, en mars 1943. En Allemagne, ce sont les opposants allemands – catholiques, protestants, socialistes, objecteurs de conscience, communistes – qui remplissent les premiers camps de concentration (Buchenwald, Dachau, Ravensbrück) ; dans la troupe, les cas de mutineries se multiplient. La Gestapo découvre un réseau de renseignements prosoviétique dans l'administration allemande à la fin de 1942.

Dans les pays qui se sont rangés sous la bannière nazie – Roumanie, Slovaquie, Hongrie, Bulgarie –, les communistes savent attiser le mécontentement provoqué par la guerre contre l'URSS. De nombreuses désertions se produisent dans les unités sur le front.

En France, la Résistance, d'abord spontanée, est peu à peu encadrée et

dirigée par la France libre. Jean Moulin, délégué du général de Gaulle, unifie les mouvements de zone sud, constitue une armée secrète unique, dote la Résistance de services communs de transmissions et de parachutage, crée enfin en mai 1943 le Conseil national de la Résistance, qui groupe toutes les tendances de l'opinion publique et dont la première manifestation est le vote d'une motion de fidélité au général de Gaulle.

La Résistance ne pouvait que harceler l'ennemi, sans le battre. Il est incontestable d'autre part que, livrée à elle-même, elle était condamnée progressivement à s'éteindre. Aussi bien les grands Alliés – les Anglais surtout – ont-ils armé et ravitaillé les groupes de résistants, mais ils ne l'ont fait qu'avec beaucoup de réticences et après de nombreuses hésitations. Ils se méfiaient d'une activité dont la direction leur échappait et dont ils redoutaient les engagements inconsidérés. Par suite, ils n'ont pas pleinement tiré parti de cette "cinquième colonne" que le comportement nazi leur avait en quelque sorte offerte.

La Résistance coûtait cher aux peuples qui s'y engageaient. Pour la réduire, irrités souvent par son caractère insaisissable, les autorités d'occupation multiplièrent les sanctions, les arrestations, les fusillades, les destructions d'immeubles, de villes entières parfois : un maquis français attaque une colonne, et le bourg d'Oradour est incendié, les femmes et les enfants enfermés dans l'église ; la ville de Lidice est rasée parce qu'en est originaire un des auteurs tchèques de l'attentat qui avait coûté la vie au "protecteur" de la Bohême, Heydrich. Pour s'être tout entière soulevée, Varsovie sera rasée. On évalue en France le nombre de fusillés – résistants et otages – à 25 000.

## Les camps de concentration

Mais surtout, les résistants arrêtés sont envoyés dans les camps de concentration. Ceux-ci, ouverts pour les Allemands anti-nazis, deviennent de véritables villes internationales où se côtoient les ressortissants de plus de vingt nations. Sous la direction des SS, les concentrationnaires sont soumis à un régime de lente extermination, par le manque de nourriture et de soins, les mauvais traitements, la déchéance progressive. Fort habilement, les SS sèment la division entre eux en confiant à certains déportés – de préférence des criminels de droit commun – des tâches de surveillance ou d'administration.

D'abord destinés à mettre hors d'état de nuire les ennemis du nazisme, les grands camps – Buchenwald, Oranienburg, Dachau, Neuengamme, Mauthausen, Stuthof (Pologne), Struthof (France), Ravensbrück pour les femmes – se divisent en commandos de travail, où une main-d'œuvre servile, peu coûteuse et indéfiniment renouvelable, est mise à la disposition des magnats de l'industrie du Reich : I. G. Farben, Krupp, H. Göring, etc. Les besoins de la guerre exigent cette transformation. Les SS deviennent ainsi une grande puissance économique, qui possède ses trésors et son cheptel ; les déportés servent en outre à des expériences médicales comme de véritables cobayes humains. Lorsque les privations deviennent trop fortes, des épidémies éclatent (typhus notamment). Alors les malheureux meurent en si grand nombre que s'engorgent les fours crématoires qui brûlent les cadavres. Outre les juifs, on estime à près de six millions le nombre des victimes du système concentrationnaire. En majorité ce sont des Polonais, des Soviétiques (notamment des prisonniers de guerre), des Yougoslaves, des Tziganes ; les Français furent environ 200 000. Ces hécatombes, voulues par les nazis, étaient sans rapport avec la guerre, sans influence sur son déroulement.

## La stratégie alliée

Anglais et Américains ont constitué un état-major commun qui siège à Washington. Leurs armées sont placées, sur les divers théâtres d'opérations, sous le commandement unique de Dwight D. Eisenhower, en Afrique du Nord. Certes, les divergences de vues sont nombreuses, profondes parfois. Les Anglais préconisent une stratégie périphérique, moins coûteuse en hommes, et de nature à protéger les intérêts de l'empire ; les Américains veulent au contraire porter la guerre directement au cœur de la citadelle ennemie. L'accord se fait néanmoins. Des conférences permettent à Roosevelt et à Churchill d'élaborer une politique et une stratégie communes, qu'ils préparent ou mettent au point par des conversations téléphoniques directes. La première décision, d'une importance capitale, est de faire porter l'effort principal de la lutte contre l'Allemagne, et non contre le Japon, comme le désirait l'opinion américaine.

À Casablanca (janvier 1943) est lancée la formule de "capitulation sans conditions" destinée à rassurer l'URSS, mais qui peut décourager l'opposition allemande à Hitler.

En mai 1943, à Washington, sont décidés l'offensive contre l'Italie, l'extension du "tapis de bombes", aux effets psychologiques autant qu'économiques et militaires, le débarquement sur la côte française de la Manche à partir de la Grande-Bretagne.

Dans ces conditions, la guerre contre le Japon se limite momentanément au ravitaillement des troupes de Tchang Kai-chek par la Birmanie, à l'extension de la guerre sous-marine ; à la conquête de la Nouvelle-Guinée et des îles Salomon, à la création de bases en Australie du Nord et en Nouvelle-Calédonie pour de futures opérations combinées, à la constitution aux Etats-Unis d'armadas aéronavales et d'unités de débarquement – les "Marines".

Si, sur ce front, les Alliés sont encore sur la défensive, ils peuvent passer à l'offensive sur tous les autres à la fois.

## La grande offensive alliée (juillet 1943-août 1944)

Désormais, les territoires occupés par l'Allemagne, attaquée à l'est, au sud et à l'ouest, se réduisent telle une peau de chagrin.

### La guerre en Italie et la chute de Mussolini

C'est l'Italie qui met bas les armes la première. Le 10 juillet 1943 se produit l'attaque sur la Sicile. La supériorité alliée est tellement écrasante que les aérodromes et les fortifications ont été entièrement détruits avant le débarquement. En deux jours, 80 000 hommes sont débarqués, avec 7 000 véhicules et 300 chars. La campagne de Sicile dure 39 jours, la résistance italienne est presque nulle, comme l'avait fait prévoir la capitulation, sous le seul effet des bombardements, de l'îlot de Pantelleria, jugé imprenable.

Cette défaite écrasante a pour effet la chute de Mussolini à la suite d'un complot fomenté par le roi d'Italie, le maréchal Badoglio et une partie du Grand Conseil fasciste, dont le comte Ciano, gendre de Mussolini. Le Duce est arrêté et interné.

Tout en déclarant qu'il continue la guerre contre les Alliés, Badoglio,

successeur de Mussolini, négocie avec eux un armistice qui n'est révélé que le 8 septembre. Le 3 septembre, les Anglo-Américains avaient débarqué en Calabre, puis à Salerne.

De leur propre initiative, les Français ont libéré la Corse, par un double mouvement de la Résistance intérieure et de troupes envoyées d'Afrique du Nord par le général Giraud.

La riposte allemande est très violente, 30 divisions sont envoyées en Italie ; la lutte se déroule dès lors dans les montagnes des Apennins, en batailles locales d'usure, avec pilonnage des positions adverses par l'aviation et l'artillerie, et combats sanglants pour la possession de sommets. La Wehrmacht se bat successivement sur les lignes du Volturno, puis du Garigliano-Sangro, où le front s'immobilise pendant l'hiver 1943-1944.

L'Italie connaît une situation anarchique. Dans le Sud, le roi et Badoglio sont reconnus par les Alliés ; par tactique, les antifascistes du Comité de Libération se sont ralliés à eux. Dans le Centre et le Nord, les Allemands règnent par la terreur – marquée par de nombreuses exécutions, aux fosses Ardéatines, à Rome, notamment. Dans les villes et les campagnes, la Résistance clandestine est dirigée par les comités de Libération où coopèrent tous les partis, antiroyalistes autant qu'antifascistes. Mussolini, libéré par les SS, a installé à Salo, dans le Nord, une république néo-fasciste ; il fait juger et exécuter, à Vérone, quelques-uns de ceux qui l'ont abandonné, comme son gendre Ciano.

Le corps expéditionnaire français, commandé par le général Juin, force les lignes allemandes du mont Cassin ; traversant des hauteurs jugées inaccessibles, il exécute une manœuvre conçue par le général de Monsabert, qui permet l'entrée des Alliés à Rome le 4 juin 1944. Puis, en application de la stratégie alliée, le front italien s'immobilise à nouveau sur la "ligne gothique", entre Pise et Rimini. Malgré Churchill, les Anglo-Saxons ont en effet décidé de ne pas porter la guerre en Europe centrale et dans les Balkans, mais de rassembler le plus de forces possible pour un débarquement, qu'on veut décisif, en Normandie. Pourtant, à partir des aérodromes du sud de l'Italie, toute l'Allemagne peut être atteinte par les bombardiers alliés. D'autre part, la navigation est libre en

Méditerranée, ce qui permet le transport d'un tonnage considérable.

## L'offensive de l'Armée rouge

Au printemps de 1943, l'Armée rouge compte 381 divisions, dont 51 blindées ; elle possède l'avantage en hommes, en chars, et surtout en artillerie : plus de 100 000 canons ont été fabriqués ; dans les airs, son aviation est à égalité avec la Luftwaffe.

Pour la première fois, l'Armée rouge prend l'offensive en été, après avoir stoppé l'attaque allemande sur Koursk. La Wehrmacht doit opérer un "retrait élastique" de plusieurs centaines de kilomètres, qui l'amène jusqu'au Dniepr. Kharkov est libérée le 25 août ; au début de septembre, tout le bassin du Donetz est réoccupé et Smolensk, au nord, est reprise le 25 du même mois. Hitler refuse de raccourcir le front, comme le demande von Manstein, pour ne pas exposer les pétroles de Roumanie aux coups de l'aviation russe.

Les Russes adoptent alors une tactique d'offensives incessantes, "à tiroir", en des secteurs différents, sans interruption, hiver comme été, une attaque étant lancée sur un point avant que s'achève l'attaque précédente sur un autre. En novembre 1943, Kiev est libérée. Les réactions allemandes sont désormais sporadiques ; il n'y aura pas au printemps de 1944 de quatrième offensive générale allemande. Au contraire, les Russes libèrent Odessa, Sébastopol et dégagent Leningrad.

Le front se stabilise en mai 1944 pour permettre à l'Armée rouge de reprendre souffle. Mais son mouvement d'attaque au sud, lancé sur un front de 600 km, a progressé de 500 km, pénétrant en Pologne et en Roumanie.

## L'offensive américaine dans le Pacifique

Dans le Pacifique, les Américains lancent deux offensives qui vont au but, par approches successives, en négligeant et en isolant les points d'appui japonais secondaires. C'est la tactique dite du "saut de mouton".

A travers le Pacifique, au plus court, d'atoll en atoll, l'amiral Nimitz mène

une guerre aéronavale droit vers l'archipel japonais. Il déploie des escadres autonomes, l'équivalent des *Panzerdivisionen* sur mer, ou *Task-Forces*, qui associent cuirassés, porte-avions (1 000 avions pour la Task-Force 58), navires et troupes de débarquement (Marines), navires de ravitaillement, navires-ateliers, et même bassins de radoub flottants.

Nimitz attaque les îles Gilbert en novembre 1943, puis les îles Marshall en janvier 1944. Chaque îlot est chèrement défendu par les Japonais qui, aux îles Gilbert par exemple, perdent 4 000 morts et 17 prisonniers.

Le 19 juin se livre aux îles Mariannes la plus importante bataille aéronavale depuis celle des îles Midway. A nouveau les avions américains gagnent la bataille, dans les airs d'abord, sur mer ensuite. Les Japonais, qui ne disposaient que de neuf porte-avions contre les quinze porte-avions américains, en perdent trois ; quatre autres sont gravement endommagés.

Le général MacArthur, de son côté, se dirige vers les Philippines, par les nombreux archipels du sud du Pacifique. Il procède par enveloppements successifs, occupant les points faibles, négligeant les points forts qui, bloqués, seront réduits par la suite. Partout où ils prennent pied, les Américains aménagent des aérodromes, qui deviennent des bases de départ de bombardements stratégiques aux objectifs de plus en plus lointains.

En juin 1943, Américains et Australiens débarquent en Nouvelle-Guinée ; ils mettront un an pour avancer de 2 000 km dans la jungle au climat chaud et humide, générateur de dysenterie et de fièvre jaune. En juin 1944, 135 000 Japonais, complètement isolés, sont pris au piège, et il ne leur reste qu'à attendre la fin de la guerre, dans leur conquête devenue une prison.

En même temps, les Anglais se battent opiniâtement en Birmanie, pour protéger l'Inde et enrayer l'avance japonaise d'abord, pour reconquérir ensuite et aménager la route birmane, qui permettra de ravitailler les armées de Tchang Kaï-chek, avec lesquelles ils font leur liaison en août 1944.

En Chine, après s'être battues contre les troupes de Tchang Kaï-chek,

les unités communistes de guérilla de Mao Zedong ont recommencé à attaquer les Japonais. Mais les Russes sont dans l'impossibilité de les aider.

Les Américains éprouvent aussi de sérieuses difficultés à secourir Tchang Kai-chek, à qui le général Stilwell sert de conseiller peu écouté. Les Japonais lancent une grande offensive dans la Chine du Sud. En dépit de leur avance, ils ne peuvent s'emparer des aérodromes, d'où la XIX<sup>e</sup> armée aérienne américaine harcèle leur trafic maritime dans la mer de Chine.

## Les rapports entre les Alliés. La conférence de Téhéran

Les problèmes de Grèce, de France et de Pologne posent ceux de l'organisation du monde après la guerre et obligent les Alliés à préciser leurs buts de guerre. Ils comprennent la nécessité de se mettre d'accord.

A Moscou, du 19 au 30 octobre 1943, les ministres des Affaires étrangères de Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de l'Union soviétique (Anthony Eden, Cordell Hull et Molotov) s'entendent sur la création, après la guerre, d'un système de coopération et de sécurité internationales, le jugement des criminels de guerre, la suppression totale des régimes fascistes. Les questions de frontières seront laissées en suspens jusqu'à la fin des hostilités.

A Téhéran, du 28 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1943, Staline, Roosevelt et Churchill prennent la décision d'opérer un vaste débarquement à l'ouest, dont le commandement est confié au général Eisenhower, en liaison avec une grande offensive soviétique. Les stratégies sont ainsi harmonisées, mais des différences de vues politiques se sont manifestées. Roosevelt s'est posé parfois en arbitre entre Churchill et Staline. L'alliance, provoquée par Hitler, entre les démocraties anglo-saxonnes et le totalitarisme soviétique, s'avère paradoxale et fragile.

## Le débarquement en Normandie

Les préparatifs du débarquement en Normandie avaient commencé à la fin de 1943 : construction de péniches de débarquement et d'éléments de ports préfabriqués ; étude des problèmes posés par le ravitaillement, avec construction d'un oléoduc ; concentration et entraînement des troupes, élaboration d'un plan à

la fois extrêmement complexe et soigneusement minuté ; destruction par l'aviation des voies ferrées, ponts, canaux et moyens de transport ; encadrement et armement des Forces françaises de l'intérieur par des équipes d'officiers spécialisés dites "Jedburgh" ; intensification du "renseignement" pour prendre la mesure des défenses allemandes.

Retardée une première fois en raison du mauvais temps, les bateaux déjà partis étant obligés de tourner en rond sur place, l'opération est fixée au 6 juin, bien que les conditions météorologiques ne se soient pas améliorées. Dans la nuit, des hommes-grenouilles viennent cisailer les barbelés posés par les Allemands dans la mer ; à 2 heures, les troupes aéroportées sont lâchées ; à 3 heures commence le bombardement aérien, à 5 h 50 le bombardement naval ; à 6 h 30, les premières troupes d'assaut et les chars prennent pied sur les plages. A la tombée du premier jour, 10 divisions ont débarqué, avec armes et bagages.

Du 6 au 12 juin, la tête de pont s'affermi ; Bayeux, Isigny et Carentan sont libérés. Les Allemands, qui ont adopté un système de défense sans profondeur, sont dans l'impossibilité d'amener en temps utile leur masse de réserve, massée pour la majeure partie en face du pas de Calais ; les bombardements alliés et les sabotages des résistants en sont la cause.

Glissant vers l'ouest, l'armée américaine s'empare de Cherbourg le 27 juin ; les Anglais se heurtent à une énergique défense allemande devant Caen, qui n'est enlevée que le 9 juillet. La percée du front allemand est effectuée à Avranches le 31 juillet. Les troupes allemandes se replient vers l'est, évacuant tout l'ouest de la France. A son quartier général, Hitler échappe de peu à un attentat, et Berlin à un putsch de généraux.

Sans attendre que le succès soit affermi, le général de Gaulle est venu à Bayeux pour affirmer que le gouvernement provisoire de la République est le gouvernement de la France. Il a installé un commissaire de la République en Normandie et un sous-préfet à Bayeux. Puis il fait son entrée le 26 août dans Paris, libéré par l'insurrection des FFI. (Forces françaises de l'intérieur) et le secours de la 2<sup>e</sup> DB (division blindée) de Leclerc.

## Le débarquement en Provence

Le 15 août a eu lieu en Provence le deuxième débarquement allié. Cette opération a été longtemps refusée par Churchill, qui préconisait une poussée à partir de l'Italie en direction des Balkans, appelés curieusement par lui "le ventre mou de l'Europe". Les Américains refusèrent le plan de Churchill, et le corps de débarquement, sous le haut commandement de sir Maitland Wilson, comprenant la 1<sup>re</sup> armée française commandée par Jean de Lattre de Tassigny, fut prélevé sur les armées combattant en Italie. L'armada partit de Naples, Tarente, Malte, Oran et Ajaccio.

Dans la nuit du 14 au 15, les commandos immobilisent les batteries de la côte. Au lever du jour, les formations aéroportées sont lâchées au nord des Maures. Puis les premières vagues d'assaut américaines s'emparent rapidement des régions de Saint-Tropez, Sainte-Maxime et Saint-Raphaël. Le lendemain, débarquent trois divisions françaises qui marchent sur Toulon. Le 18 août, le commandant allemand ordonne la retraite. Le 28 août, les garnisons allemandes de Toulon et Marseille déposent les armes.

## La défaite de l'Allemagne

Il était temps que les armées lancent ensemble l'assaut final. Les Allemands ont mis en effet au point des armes nouvelles dont Hitler espère un retournement de situation en sa faveur.

### Les armes nouvelles

A partir du printemps de 1944, leurs sous-marins sont équipés du tube schnorchel, qui permet d'employer les moteurs Diesel en plongée, autorisant ainsi des croisières quasi illimitées, tout en rendant le radar inutile et l'avion inefficace. Les sous-marins électriques permettront de reprendre la guerre des convois. Pour permettre leur construction, Hitler fixe des unités de la Wehrmacht sur les rives de la Baltique.

Les avions à réaction auraient pu redonner la suprématie dans les airs à la chasse allemande si Hitler n'avait pas hésité entre plusieurs prototypes et accordé sa préférence à la construction de bombardiers capables de rendre aux

Alliés les coups que leurs "forteresses volantes" portaient aux villes et à l'économie du Reich.

Beaucoup plus prometteuse était l'utilisation des avions-fusées, V1 et V2. Ils commencent à tomber sur Londres le 13 juin 1944 et provoquent des pertes supérieures à celles des bombardements de 1940-1941. La Résistance apporte alors une aide capitale pour découvrir et bombarder d'abord les rampes de lancement, puis les ateliers de fabrication sont eux-mêmes repérés et bombardés à Peenemünde. Une sorte de course s'engage entre la paralysie de l'Allemagne sous les coups des Alliés et la construction d'armes nouvelles dans laquelle les savants allemands ont l'avantage.

Des deux côtés on recherche l'arme absolue : la bombe atomique. Dans cette direction, les Allemands sont battus par une extraordinaire coopération de savants américains, anglais, canadiens, français, italiens, danois, réunis à Oak Bridge dans le Tennessee.

## La libération de la France

Les armes nouvelles allemandes n'étant pas prêtes à temps, la libération de la France s'achève en quelques mois, bien que les Alliés aient hésité entre deux plans : Montgomery préconisait une attaque principale par les plaines du Nord ; Eisenhower impose son plan d'offensive généralisée sur tout le front, de la mer du Nord aux Vosges.

Au nord, les Anglo-Canadiens libèrent Rouen le 1<sup>er</sup> septembre ; le 5, ils sont à Bruxelles, et, le 6, ils délivrent Anvers, préservé par une initiative de la Résistance belge. Un grand port, à proximité du front, pourra ainsi être utilisé pour acheminer au plus près le ravitaillement des armées.

Pendant ce temps, les FFI se battent à peu près seules dans tout l'Ouest ; mais, si les Allemands évacuent d'eux-mêmes le Sud-Ouest, ils s'enferment dans les "poches de l'Atlantique" d'où les Français, faute d'artillerie et d'aviation, ne peuvent pas les déloger.

Les armées franco-américaines du Sud remontent la vallée du Rhône,

tandis que les FFI tendent des embuscades aux colonnes allemandes. La jonction des troupes alliées du Nord et du Sud se fait en Bourgogne : 40 000 Allemands restent pris dans la nasse.

Vers le 15 septembre, les armées alliées sont parvenues devant les bouches de l'Escaut, la frontière hollandaise, la ligne Siegfried d'Aix-la-Chapelle à Trèves et les Vosges. Le front allemand se reforme sur la frontière allemande, où va s'engager une nouvelle bataille d'envergure.

## La dernière offensive allemande dans les Ardennes

Le maréchal Montgomery, pour s'ouvrir l'accès des plaines d'Allemagne du Nord en sautant l'obstacle des bras du Rhin et de la Meuse, lance trois divisions aéroportées à Arnhem (Pays-Bas), tout en déclenchant une offensive terrestre. La surprise indispensable ne joue pas, les Allemands ayant concentré par hasard des unités au bon endroit. Le mauvais temps, les bois qui rendent les parachutages difficiles, l'absence d'avions de transport condamnent à l'échec l'opération d'Arnhem après trois jours de combat (sept. 1944). Mais les troupes britanniques sont au bord de la Meuse.

L'offensive alliée reprend en novembre de part et d'autre des Ardennes ; Aix-la-Chapelle au nord et Metz au sud sont atteints par les Américains, tandis que la 1<sup>re</sup> armée française parvient sur le Rhin à Mulhouse (20 novembre) et la 2<sup>e</sup> D.B. à Strasbourg le 23 novembre ; mais les Allemands se cramponnent aux Vosges dans l'Alsace centrale. Profitant de l'étirement des lignes américaines, ils lancent leur dernière grande contre-attaque à l'ouest dans les Ardennes, le 16 décembre. Le plan de Hitler est grandiose ; l'objectif est le port d'Anvers, de façon à encercler le groupe d'armées anglo-canadien au nord, le dos aux polders de Hollande. Si l'opération réussit, tous les espoirs sont permis, y compris une répétition de l'encerclement de Dunkerque. Au pis, on peut espérer que les Américains auront besoin de plusieurs mois pour reprendre leur souffle. Le vieux maréchal von Rundstedt, qui dirige l'action, a bien émis quelques objections ; puis, comme les généraux allemands en ont pris l'habitude depuis longtemps, il obéit docilement au Führer. La Wehrmacht attaque le 16 décembre. La surprise est totale, et le mauvais temps interdit à l'aviation alliée de se manifester. Cependant, les blindés allemands ne possèdent que la moitié de la quantité d'essence nécessaire. En

soixante heures, les Allemands avancent de 25 km ; le 19 décembre, ils sont à 25 km de Liège. Mais les Américains se sont maintenus, en hérisson, à Bastogne.

Les Alliés regroupent leurs forces ; une amélioration du temps permet à leur aviation d'intervenir. Le 27 décembre, le siège de Bastogne est levé. Mais Hitler ne veut pas reconnaître son échec. Il s'obstine dans une bataille d'usure où il engage ses dernières réserves stratégiques, au moment où a commencé la grande offensive soviétique d'hiver.

### L'offensive de l'Armée rouge (été-automne 1944)

Conformément à la stratégie élaborée en commun à Téhéran, l'Armée rouge est passée à une offensive généralisée le 26 juin avec 400 divisions articulées en 11 groupes d'armées. Au nord, elle atteint les frontières de la Prusse-Orientale et oblige la Finlande à signer un armistice le 4 septembre.

Au centre, toute la Pologne reste toujours occupée par les Allemands. Le gouvernement polonais de Londres, pour devancer les Russes, décide l'insurrection de Varsovie, le 1<sup>er</sup> août, sans en avoir averti les Anglais et les Américains. Les insurgés luttent seuls pendant quarante jours. L'Armée rouge reste l'arme au pied, sans les aider, sur l'autre rive de la Vistule, jusqu'au 10 septembre. Le 28 septembre, le général Bor-Komorovsky met fin à l'insurrection ; les Allemands achèvent de détruire Varsovie ; les insurgés survivants sont fusillés ou envoyés dans des camps de concentration.

Butant contre les Carpates, les Russes engagent au sud les combats les plus décisifs. Une offensive éclair de trois semaines contraint la Roumanie et la Bulgarie à demander un armistice en septembre, tandis que les Allemands évacuent la Grèce, où les Anglais débarquent le 3 octobre. Les Russes font leur liaison avec les Yougoslaves : Belgrade est prise le 19 octobre.

Au courant d'octobre, la Hongrie est envahie par le sud ; une contre-attaque allemande, de part et d'autre du Danube, au nord de Budapest, remporte quelques succès initiaux, puis est stoppée. A la fin de 1944, le front se stabilise pour quelques semaines, de la Drave au lac Balaton, et le siège de Budapest commence.

Staline avait promis de ne pas modifier les structures politiques et sociales des pays que l'Armée rouge occupe. En fait, partout il installe les communistes au pouvoir, sans tenir compte des gouvernements légitimes réfugiés à Londres. Désormais se posent avec acuité les problèmes politiques de l'après-guerre.

## La conférence de Yalta

L'avance soviétique en Allemagne, que personne n'avait prévue, va-t-elle troubler l'accord des Alliés, qui a jusqu'ici résisté à toutes les épreuves ?

En février 1945, à la conférence de Yalta, où les trois Grands se rencontrent et dont la France est absente, Roosevelt, très malade, est surtout préoccupé par le danger d'une hostilité russo-américaine après la guerre. Aussi bien, contre Churchill souvent, qui voit avec tristesse décliner de façon irrémédiable l'influence de la Grande-Bretagne, a-t-il souvent épousé les points de vue de Staline. L'URSS obtient que sa frontière à l'ouest suive la "ligne Curzon", c'est-à-dire qu'elle annexe des territoires polonais, comme au temps du pacte germano-soviétique. Des droits sont aussi reconnus à l'URSS sur des territoires en Asie, de façon à réparer la défaite de l'Empire tsariste en 1905. En échange, Staline ne prend que de vagues engagements sur la formation de gouvernements démocratiques en Pologne et en Yougoslavie. Il accepte la conception américaine de l'ONU, mais impose le droit de veto des grandes puissances. Il promet d'intervenir contre le Japon trois mois après la défaite de l'Allemagne. Mais s'il consent à l'élaboration d'accords militaires limités, destinés à éviter des accidents lors de bombardements et en prévision de la jonction des armées alliées en Allemagne, Staline refuse toute révélation sur la stratégie qu'il entend appliquer, alors que Eisenhower lui fera part, en mars, de ses intentions. L'accord se fait unanimement sur l'occupation intégrale de l'Allemagne et son découpage en zones relevant chacune d'un des grands alliés. Dans l'immédiat, le désaccord espéré par Hitler ne s'est pas produit.

## La décomposition de l'Allemagne nazie

La décomposition de l'Allemagne est alors irrémédiable ; Hitler, vieilli, malade, soumis à l'influence d'un charlatan à la fois médecin et astrologue, drogué

par lui, est de plus en plus despotique et irritable.

Depuis le complot du 20 juillet 1944, il a perdu toute confiance dans l'armée. Des centaines d'officiers ont été destitués, beaucoup traduits en justice, comme le maréchal von Witzleben, humilié par ses juges du tribunal du Peuple, avant d'être pendu. L'amiral Canaris, chef de l'Abwehr (Service des renseignements), est envoyé dans le camp de concentration d'Oranienburg, où il mourra.

D'illustres maréchaux et généraux se sont suicidés : Beck, von Kluge, von Stülpnagel ; Rommel a été contraint au suicide par la Gestapo, Himmler menace de fusiller les familles de déserteurs ; tout soldat en permission injustifiée sera exécuté.

Ce sont des SS qui prennent le commandement des armées ; la plupart sont des soldats improvisés comme Himmler, petit employé, ou comme le garçon boucher Sepp Dietrich.

Goebbels n'arrive plus à fanatiser les foules allemandes qui, à leur tour, manquent du nécessaire. Tandis que les hommes ont été mobilisés et que la doctrine nazie de la femme au foyer interdit de faire travailler des millions de femmes dans les usines, l'Allemagne, où le désordre généralisé s'aggrave d'un exode incessant, devient une immense tour de Babel aux vingt nations européennes, avec des millions de prisonniers de guerre, de requis de travail forcé, de concentrationnaires répartis dans des commandos de travail de plus en plus nombreux constituant un énorme cheval de Troie potentiel.

La levée en masse a été proclamée ; les hommes âgés, les adolescents, les malades même ont été enrégimentés dans le Volkssturm (armée populaire) – pour organiser rationnellement le ravitaillement, on a formé un bataillon avec des malades de l'estomac. Hitler refuse partout toute idée d'abandon, et même de repli volontaire : il faut tenir sur place. Il pense à dénoncer la convention de Genève, à pratiquer une politique de la terre brûlée. Il déclare : "Si la guerre est perdue, la nation doit périr !"

Les bombardements aériens anglo-américains ont entrepris avec une vigueur toujours accrue la destruction de l'Allemagne. Aucune ville n'est désormais à l'abri ; partout les chasseurs peuvent accompagner les bombardiers. 500 000 tonnes de bombes seront jetées entre janvier et mai 1945 : 570 000 civils allemands tués, 800 000 blessés par ces raids de terreur, destinés à abattre le moral de la population ; au cours de trois raids successifs en février 1945, 135 000 personnes seront tuées à Dresde et la ville brûlera une semaine entière.

Ces bombardements anéantissent les armes secrètes allemandes avant qu'elles produisent leur plein effet : les sous-marins électriques ne pourront plus prendre la mer ; les avions à réaction seront incendiés sur leurs longues pistes d'envol aisément repérables ; la plupart des bombes volantes, trop hâtivement fabriquées, manqueront leur but ; l'essence fera défaut pour entraîner les pilotes et les parachutistes seront jetés au combat sans instruction suffisante.

### L'Allemagne occupée à l'ouest

Contrairement aux suggestions britanniques de tenter une percée au nord, Eisenhower a décidé de livrer bataille sur toute la rive gauche du Rhin pour la nettoyer complètement et réserver le choix de la manœuvre pour lancer l'ultime attaque au-delà du Rhin. Il va, à peu d'intervalle, engager : au nord de la Ruhr, le groupe d'armées anglo-canadien de Montgomery ; entre la Ruhr et la Moselle, le groupe d'armées américain de Bradley ; entre la Moselle, la Sarre et le Rhin, le groupe d'armées franco-américain de Devers. Le prélude est joué par la 1<sup>re</sup> armée française qui, avec de Lattre de Tassigny en plein hiver, libère la haute Alsace, dans une campagne de dix-huit jours (20 janvier-7 février 1945).

Eisenhower n'a pas attendu la fin de la campagne pour lancer sa grande offensive sur l'ensemble du front, avec 90 divisions, dont 25 blindées et 6 aéroportées, 6 000 chars et la suprématie totale dans le ciel. En face, von Rundstedt a 65 divisions incomplètes et 1 000 chars pour tenir, sans esprit de recul, un front de 750 km.

Le 8 février, l'offensive est lancée contre la ligne Siegfried, le long de la Meuse. La première armée canadienne part de Nimègue malgré le terrain inondé et parvient jusqu'à Clèves.

L'attaque sur la Roer est retardée par les inondations provoquées par les Allemands qui ont détruit les digues. Mais, fin février, le front du Rhin inférieur, devant la Ruhr, est aux mains des Alliés. Comme toujours, Hitler a ordonné de se battre sur place jusqu'au bout. Les ponts sur le Rhin sautent les uns après les autres avant que les Américains arrivent ; sauf à Remagen, où les Américains parviennent le 7 mars à 15 h 50, alors que le pont devait sauter à 16 h. Quand le pont est détruit par les canons, les V1 et les avions allemands, ils ont eu le temps d'en construire deux autres. Le 23 mars, la tête de pont a 40 km de profondeur.

Cet événement heureux oriente la stratégie d'Eisenhower. La principale avance alliée s'effectue par le centre de l'Allemagne : les fleuves y sont plus étroits et plus faciles à traverser. Cette attaque principale est flanquée de deux axes de progression : au nord vers la Baltique, au sud vers la Bavière et l'Autriche, pour empêcher Hitler d'installer dans les Alpes un dernier réduit de résistance, comme il semble qu'il en ait l'intention.

Selon le plan prévu, le 24 mars, sous les yeux de Churchill, qui s'est aventuré sur le Rhin à proximité des lignes ennemies, deux divisions aéroportées sont larguées, non derrière, mais sur les positions ennemies. La surprise est totale. Trois têtes de pont sont, à l'aube, déjà installées au-delà du Rhin, que les chars amphibies ont traversé par leurs propres moyens.

Tandis que les Canadiens se tournent vers l'ouest pour isoler l'armée allemande de Hollande, les Anglais peuvent commencer leur avance vers l'Elbe ; le 28 mars, la tête de pont est large de 55 km, à l'est de Wesel.

Auparavant, George Patton a atteint le Rhin "au pas de course", pris Coblenz, débouché vers Mayence, comme ses instructions le lui commandaient. Le 23 mars, il passe le fleuve à Oppenheim.

Plus au sud, la VII<sup>e</sup> armée américaine et la I<sup>re</sup> armée française ont brisé les dernières résistances allemandes et franchi le Rhin le 26 mars à Gernsheim et le 31 mars près de Karlsruhe, qui tombe le 4 avril. La I<sup>re</sup> armée avance alors dans la Forêt Noire.

A cette date, la Ruhr est complètement encerclée par les I<sup>re</sup> et IX<sup>e</sup> armées américaines. La densité des habitations peut exiger une véritable guerre de siège, qui risque de durer longtemps. Mais les troupes allemandes se désorganisent peu à peu ; en dépit de quelques points de résistance, la guerre a perdu toute envergure à l'ouest. La citadelle de la Ruhr est progressivement réduite par le nord, l'est et le sud. Le 17 avril, tout est consommé ; 320 000 prisonniers sont capturés, dont 29 généraux.

Désormais, l'avance alliée au cœur de l'Allemagne s'effectue d'un seul élan. Au nord, vers Brême, Hambourg et, au-delà, Lübeck, Montgomery cherche à atteindre la Baltique pour couper les armées allemandes de Hollande, du Danemark et de Norvège.

Dans le plan d'Eisenhower, c'est aux armées de Bradley qu'est dévolue, au centre, la tâche principale. Délaissant Berlin qu'il estime sans intérêt militaire, car il refuse de voir quelle importance politique et morale aurait sa prise par les Anglo-Saxons, il a fixé pour objectif à Bradley la jonction au plus court avec les Russes. L'Elbe est ainsi atteinte à Magdeburg le 13 avril.

Plus au sud, les Américains ont infléchi leur marche entre le Main et le Neckar. Nuremberg est prise le 19 avril, le Danube franchi le 25 avril ; Munich tombe le 2 mai.

Le 4 mai, Leclerc et la 2<sup>e</sup> D.B. entrent à Berchtesgaden et dans le nid d'aigle de Hitler.

Plus au sud enfin, après avoir encerclé Stuttgart, la I<sup>re</sup> armée française atteint la frontière suisse, encercle 40 000 Waffen SS dans la Forêt Noire, entre à Ulm le 24 avril, faisant en tout 150 000 prisonniers.

## L'offensive alliée en Italie

En Italie, les généraux Alexander et Clark disposent de 25 divisions cosmopolites : Américains, Anglais, Néo-Zélandais, Polonais, juifs, Brésiliens et Italiens. En face, Kesselring commande à des forces à peu près équivalentes, appuyées par les miliciens de la république fasciste de Mussolini. Pendant tout

l'hiver se sont livrés des combats contre les maquis de résistants italiens dans les Alpes.

Le 9 avril, l'attaque alliée commence ; après une semaine de lutte, l'opposition allemande faiblit. Les Alliés débouchent de l'Apennin dans la plaine ; Bologne est prise le 22 avril, le Pô franchi le 24, Vérone enlevée le 26.

Un soulèvement généralisé des résistants italiens dans les villes livre aux Alliés Mantoue, Parme, Gênes le 27 avril (où les partisans font 4 000 prisonniers), Milan le 29. Le 1<sup>er</sup> mai, les Américains entrent à Turin, les Français à Coni.

Le 2 mai, les Néo-zélandais font leur jonction à Trieste avec les partisans de Tito ; mais, des deux côtés, on se fige vite dans une attitude hostile. Tito entend conserver la ville, que les Anglo-Saxons ont promis de laisser à l'Italie.

## L'Europe orientale aux mains des Russes

A l'est, en décembre 1944, les Russes ont encerclé Memel ; ils sont entrés dans les pays baltes, atteignent le Niemen, puis le Narew et la Vistule, au nord de Varsovie.

Leur supériorité est écrasante : 400 divisions contre 170 aux Allemands, 7 000 chars contre 3 500 ; la supériorité soviétique est surtout écrasante en artillerie qui compte 43 divisions et de nombreuses unités indépendantes ; 26 000 canons seront rassemblés uniquement en Prusse-Orientale, à raison de 200 par kilomètre sur les secteurs où la percée est recherchée. Et, pour arrêter l'Armée rouge, il n'y a nulle part de fortifications.

L'offensive commence le 12 janvier. Au nord, Bagramyan entre à Memel le 28 janvier. A sa gauche, Tcherniakhovski, né en 1906, jeune maréchal de trente-huit ans, prend Tilsit et fonce sur Königsberg. Hitler s'enferme alors dans son bunker de Berlin pour diriger la bataille ; il n'en sortira plus. Auparavant il avait déclaré à Guderian : "Vous y croyez, vous, à l'offensive soviétique ? C'est le plus grand bluff depuis Gengis Khan."

Rokossovski, à partir du Narew, progresse de 35 km en trois jours. Le 19 janvier, il est aux limites de la Prusse-Orientale. Il atteint la Baltique le 3 mars, encerclant 250 000 Allemands dans la poche de Elbing. Dantzig capitule le 29 mars ; le 26 avril, Rokossovski est à Stettin.

A partir de têtes de pont sur la Vistule Joukov tourne Varsovie, qui est prise le 17 janvier. Le 19, il entre à Lodz et avance alors de 50 km par jour ; il pénètre en Poméranie, atteint la Baltique le 5 mars à Kolberg et pousse vers l'estuaire de l'Oder.

Koniev, parti de Sandomir le 14 janvier, fait 100 km en quatre jours ; quand Joukov s'arrête, Staline fait progresser Koniev vers Breslau au nord-ouest : encerclée le 22 février, la ville tiendra jusqu'en mai, ainsi que certaines positions allemandes dans l'estuaire de la Vistule. Mais la haute Silésie, la seule région industrielle préservée des bombardements, est perdue pour les Allemands.

Sur les fronts d'Ukraine, tandis que Yeremenko avance assez difficilement en Slovaquie, Malinovski par le sud et Tolboukhine remontant depuis la Drave ont encerclé Budapest, qui tombe le 13 février. Hitler prélève des unités sur le front de Berlin pour les donner à l'offensive que tente, en mars, le général SS Dietrich ; après quelques succès, obus et carburant manquant, les Allemands sont stoppés.

La route de Vienne est ouverte, Bratislava prise le 4 avril ; Vienne, atteinte le 7 avril, tombe le 13.

## La chute de Berlin et la capitulation allemande

Le 16 avril, Berlin est attaquée par l'aviation soviétique. Hitler lance l'ordre du jour : sauver Berlin, pas de retraite, l'ennemi sera écrasé. Mais Joukov, Koniev et Rokossovski disposent de 180 divisions, 41 000 canons, 6 300 chars, sur un front de 400 km.

Joukov attaque dans le secteur de Kustrin le 12 avril, Koniev au sud de la Neisse. Enrayée les premiers jours, l'attaque réussit au sud ; le 19 avril, malgré l'engagement de ses derniers blindés, la IX<sup>e</sup> armée allemande est disloquée ;

Joukov arrive à 20 km de Berlin, dont l'encerclement s'esquisse par le nord et par le sud.

Hitler interdit tout décrochage, pour anéantir l'ennemi. Le 21 avril, Joukov est dans la banlieue est de Berlin ; Koniev remonte vers le nord-ouest ; le 24 avril, Berlin est complètement encerclée. Voronov dispose alors 25 000 canons autour de la ville, 600 au kilomètre ; 25 000 t d'obus tombent sur la ville.

La bataille de rues a commencé ; les Russes disposent de chars avec échelles pour pouvoir tirer derrière les barricades. Hitler, qui ne règne plus que sur les quelques mètres carrés d'une cellule souterraine éclairée par quatre chandelles, se suicide le 30 avril. Le 2 mai, le général Weidling rend à Tchouikov, le défenseur de Stalingrad, les 70 000 derniers survivants de Berlin.

En vain Churchill, qu'inquiète le comportement de Staline en Pologne et en Roumanie, insiste-t-il pour que les Américains, qui sont entrés en Tchécoslovaquie, marchent sur Prague, dont ils sont plus proches que les Russes. Sur l'avis de Staline, Eisenhower fait reculer ses troupes et, après Vienne et Berlin, l'Armée rouge fait son entrée dans Prague soulevée : toute l'Europe centrale et orientale sera soumise à l'influence soviétique.

Dans ces conditions, la jonction entre les armées anglo-américaines et russes, que Hitler voyait comme le point de départ d'hostilités ouvertes, s'est effectuée dans la joie et l'amitié à Torgau sur l'Elbe, puis dans le Mecklembourg et tout le long de leur ligne de rencontre.

La capitulation allemande est donc totale et sans conditions, comme la conférence d'Anfa l'avait prévu. A Caserte, von Vietinghoff a signé le 29 avril devant Alexander une reddition des troupes d'Italie, devenue effective le 2 mai, tandis que le corps de Mussolini, tué après avoir été capturé, est exposé à Milan à des crocs de boucherie.

Le 4 mai, à Lünebourg, Montgomery reçoit la reddition des armées allemandes du Danemark, des îles Frisonnes et de la Hollande. Le 7 mai, Eisenhower reçoit à Reims celle du général Jodl. Le 8 mai (le 9 pour les Russes),

la cérémonie est répétée par Keitel, plein de morgue, devant Joukov à Berlin, de Lattre signant pour la France, après que Keitel, stupéfait, eut lancé : "Des Français, c'est un comble !"

## La défaite du Japon

A l'automne de 1944, le Japon, depuis l'été de 1943, est sur la défensive. Il se maintient certes encore sur ses positions en Chine et dans les territoires conquis depuis Pearl Harbor. Mais, outre qu'il commence à avoir de mauvais rapports avec les populations et qu'il est parfois attaqué par des résistants, surtout aux Philippines, il a perdu un grand nombre des bases qui en protégeaient les accès. Surtout, plus qu'en Europe, en raison des immenses distances, la guerre du Pacifique est une guerre industrielle, et la production de guerre japonaise pèse peu devant l'énorme puissance économique américaine. La flotte japonaise a été régulièrement battue depuis Midway ; enfin, à partir des Mariannes, les îles japonaises sont de plus en plus fréquemment bombardées par les raids des forteresses volantes B-29.

Le Japon cherche, dans la tradition nationale des *samurai* et du *hara-kiri*, une arme d'un autre âge ; il suscite une sorte de chevalerie par l'institution des pilotes-suicide, les *kamikaze*, qui se jettent, avec leur avion chargé d'explosifs ou sur des bombes planantes, sur les navires ennemis. Malgré leurs efforts et les nombreux coups au but, ils n'ont pas empêché la flotte américaine de détruire, à Leyte (Philippines), en trois combats de quelques heures les 23 et 25 octobre, la majeure partie des navires de guerre qui restaient au Japon, au cours de la plus grande et de la plus décisive bataille navale de tous les temps.

### La reconquête de la Birmanie

Quatre directions avaient été envisagées par l'état-major américain pour atteindre Tokyo. La plus courte, à partir des îles Aléoutiennes, fut écartée en raison des conditions climatiques polaires. La plus longue, par le sud-ouest, avait la prédilection des Britanniques qui, avec lord Louis Mountbatten, assuraient le commandement sur ce théâtre d'opérations.

La condition préalable était de conquérir la Birmanie à partir de l'Inde, en

coopération autant que possible avec les armées plus ou moins disciplinées de Tchang Kai-chek, et la flotte aérienne américaine qui le soutenait. A partir de novembre 1944, les troupes sino-américaines du général Sultan ont un peu progressé vers le sud, par l'Irrawaddy, et rétabli la liaison terrestre entre la Chine et l'Inde par l'Assam.

En février 1945, les unités indo-britanniques du général Slim pénètrent en Birmanie centrale, prennent Mandalay le 20 mars, descendent le long des monts Arakan. Le 2 mai, un débarquement a lieu à l'embouchure de l'Irrawaddy et Rangoon est prise le 3. Au milieu de mai, les Japonais n'occupent plus que quelques secteurs montagneux ; beaucoup se sont réfugiés au Siam.

Mais la guerre dans cette région demeure secondaire. Les Britanniques ne disposeront jamais des moyens nécessaires pour la stratégie qu'ils préconisent – une seule armée est étalée sur 1 000 km – et les Américains se désintéressent d'une zone où ils soupçonnent leurs partenaires d'arrière-pensées colonialistes.

## Les Philippines reprises par les Américains

Pour atteindre directement le Japon, les Américains, jusqu'à la fin de 1944, ont hésité entre l'attaque de Formose, préconisée par l'amiral Nimitz, et la reconquête des Philippines exigée par MacArthur qui en fait un problème d'honneur personnel. Ce qu'on sait de la faiblesse des Japonais aux Philippines et, par contre, des redoutables défenses de Formose, fait pencher la décision en faveur de MacArthur.

Celui-ci débarque à Leyte en octobre 1944, pour y établir une base aéronavale qui commande l'ensemble de l'archipel philippin ; la campagne fut très pénible, en raison des pluies qui détruisirent routes et aérodromes hâtivement construits et qui empêchèrent la supériorité aérienne américaine de s'affirmer. En janvier 1945, les Américains ont cependant débarqué 275 000 hommes dans l'île, prêts à attaquer dans tout l'archipel.

MacArthur débarque alors dans Luçon, avec succès, malgré les attaques des *kamikaze*. De là, il marche sur Manille qui, atteinte le 23 février, n'est définitivement conquise que le 3 mars, tandis que des forces amphibies

débarquent dans tout l'archipel philippin. Puis, la presqu'île de Bataan est coupée. Arrosée de bombes pendant un mois, l'île de Corregidor est prise au début de mars. Les Japonais se sont battus, comme toujours, avec acharnement, perdant 7 000 prisonniers épuisés pour 31 000 tués ; dans Corregidor, certains se sont fait sauter dans les tunnels où ils étaient enfermés.

## Les attaques contre l'archipel nippon

Des Philippines, les Américains bondissent en février 1945 sur Iwojima (Iwo Jima), îlot de lave et de sable, à 1 400 km de Hondo (Honshu), de façon à entreposer et ravitailler les bombardiers B-29 partis des Philippines ou des Mariannes. Les combats durent jusqu'en avril.

A cette date, après avoir pensé à un débarquement sur la côte chinoise, les Américains mettent pied à Okinawa. Les Japonais abrités dans des tranchées creusées dans le roc volcanique, d'où ils ne seront délogés que par des explosifs lancés de près, des coups au but de l'artillerie et par les lance-flammes, s'y battent jusqu'au 2 juillet ; ils y perdent leur dernier cuirassé géant, 110 000 tués dont plus de 1 000 *kamikaze*, et 7 000 prisonniers.

Le Japon est écrasé sous les bombes. Tokyo est bombardé chaque jour. Du 17 au 18 juillet, six attaques de 1 500 avions chacune sont lancées contre les arsenaux, usines et habitations de Osaka, Yokohama et Kure. Mais la caste militaire ne veut pas entendre parler de capitulation : au début d'août, l'amiral Onishi, inventeur des *kamikaze*, envisage froidement la mort de vingt millions de Japonais.

## La capitulation japonaise

Harry Truman décide alors l'emploi de la bombe atomique, dont la première vient d'exploser dans le Nouveau-Mexique le 16 juillet. Une bombe est jetée sur Hiroshima le 6 août, une deuxième sur Nagasaki le 9 août. L'empereur Hiro-Hito impose alors son autorité et le Japon, le 15 août, accepte l'ultimatum, lancé à Potsdam, d'une capitulation sans conditions.

Trois mois après la capitulation allemande, la défaite japonaise est

totale, alors que les calculs les plus optimistes prévoyaient dix-huit mois pour la préparation d'un débarquement et un million de pertes humaines pour sa réalisation.

En raison des distances, les redditions japonaises seront échelonnées sur plus d'un mois. Leclerc, pour la France, signera la principale à bord du *Missouri*, en rade de Tokyo (2 septembre 1945).

Tant bien que mal, avant que la guerre ait pris fin, l'après-guerre a fait l'objet d'accords difficiles entre les Alliés, masquant mal des désaccords de plus en plus profonds.

A Potsdam, fin juillet et début août 1945, où Clement Attlee a remplacé Churchill battu aux élections, sont fixées les réparations dues par l'Allemagne et délimitées les zones d'occupation. Celle de la France est découpée dans les zones anglaise et américaine. Berlin doit être administrée par les quatre commandants en chef ; on espère ainsi rendre durable l'accord du temps de guerre.

Préparée à Dumbarton Oaks dès octobre 1944, mise au point à San Francisco entre le 25 avril et le 26 juin 1945, la charte de l'Organisation des Nations unies, qui prend la place de la Société des Nations, est signée par les délégués de cinquante nations.

D'autres organismes internationaux ont été prévus pour ravitailler les populations des régions dévastées, pour recueillir les millions de personnes déplacées, pour éviter les crises économiques.

Cependant, jamais conflit n'a causé tant de ruines ; des villes innombrables ont marqué de leur martyre les étapes du conflit : Varsovie, Rotterdam, Coventry, Saint-Lô, Lidice, Berlin, Dresde, Hiroshima, pour n'en citer que quelques-unes. Des pays, prospères naguère, connaissent la famine, comme les Pays-Bas. La guerre a fait au moins quarante millions de morts en Europe.

Les nazis ont accumulé les crimes ; la conférence de Potsdam a décidé l'institution d'un tribunal international pour juger les criminels ; au banc des

accusés prendront place les principaux dirigeants du III<sup>e</sup> Reich, sauf Himmler qui a échappé, par le suicide, au châtement.

© 2002 Encyclopædia Universalis France S.A. Tous droits de propriété intellectuelle et industrielle réservés.